

**Deux copians.
Réplique à MM.
Fréchette et
Sauvalle**

William Chapman

LIREGRATUITEMENT.COM

**Deux copians. Réplique
à MM. Fréchette et
Sauvalle**

William Chapman

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LE PARAVENT NO

(^luiiul, poui" riposter à uni' table, <jue M. Frt'cliette avait publiée ecmtre moi, sous la signature ilu petit Gonzalvc Désaulniers, je commentai à enlever au hiuréiit les plumes qu'il s'était appropriées (;a et là depuis trente ans, il loua le nommé Henri Roullaud pour le dé'fondre '.

Et Henri EouUaud se mit en eampagne.

Seulement, le détenseur, (^n se le rai)pelle, \\v tîi]uis une campagne bien longue ; et l'on rira cneore longtemps de la binette <pie firent le» deux copains le jour où je prouvai que l'un et l'autre se valaient comme]»laLciaires.

< >r, pi'udant (pie Roullaud, culbuté par une dv mes révélations, se débattait encore, les quatre fors en l'air, M. Fré'chette,]iour faire oublier la mésa-

1 — \a\ plnpjirt tl(*s arlicU» qu'un va lire ont vti^ pid»Hi>i\:\\s la Vi'iitt.

DEUX COPAIKS

venturc do son paravent si bnisquement renversé et détourner l'attention de mes articles du Comier du C((nada^x o\\\\xi tenter un autre plan stratégique : il attaqua le Père Laçasse.

11 le fit d'une façon aussi brutale qu'idiote, et s'évertua à se montrer le plus chatouilleux et le plus vindicatif possible, pour faire croire que si les bagatelles que le spirituel abbé avait écrites

sur son compte, à propos de Sarali Bernhardt, suffisaient à le rendre fou furieux, conséquemment mes critiques ne l'atteignaient aucunement, puisqu'il ne se donnait pas la peine d'y répondre.

Le public vit le truc, se moqua de lui, le méprisa comme il le méritait, et plusieurs de ses fervents, entre autres, M. Clioquette, lui tournèrent le dos.

Enfin mon livre — Le Laaré<(t — parut.

A son apparition, M. Fréchette continua d'aiFeeter le dédain et iit le mort.

Il lit le mort durant un long mois.

Mais, un jour, voyant que mon volume avait du succès en librairie, il n'y put tenir ; il se décida à louer un nouveau paravent, et se mit à tirer sur moi, caclié derrière Marc Sauvalle, le même Sauvalle qui a signé l'autobiographiie du huiréat dans les Hommes du Jour.

J.E l'AlIAVANT N(J 2

Durant six semaines M. Fréeliettc a tiru avec la même pondre (pTavait eni[»loyée Tvoulland, durant six semaines il a fait mentir aussi stupidement le paravent iniméro deux (pie le })aravent iinméro un.

Pour entrer en matière, Mare Sauvallo a aliirné tous les titres que M. Fréehette s'est procurés au moyeu de ses plagiats et de ses réclames de p'iin h'tllcr\ puis il a donné la raison qui m'avait engagea écrire le Ijouré'it, et vous allez savoir incontinent ce qui m*a tait commettre une i>areilli' infamie.

Chapeau bas ! c'est le [Daravent iniméro deux qui parle :

Le titre seul (lu volume — Le Laarhd — rif-vèle l'intentiin et le sentinioiit (lui l'ont dieti'.

Kii eU'et, ee n'est pas à Ln lis Fit'eiiette «jue l'auteur en veut surtout, e'est au hintéot »1" l' Acilémie Iraneivise.]arl)leu !

("onunent cela ? V(ici :

Le pauvre diable «lauteur, aj rès avoir pon.li 1«^ volume <!" vers (|Uo persomie n'a lu, mais (jui s'intitule Feidllm (C Ei'dhle, eut le toupet d'iMn^ovor son ouvre aux meml>r(^ d(l'Aeadt'mie Iran(;aise, avec la dein uide dune eouroiUK^ et d'un prix.

Tout naturellem Mit. eonrne vcnis devez bi(Mi le penser, cotto CDurom)(» (>t ee prix s):U oa.-^jrc il f;iirj lo \v apparition

au lirnianient de la i^loire do C^.rrnn m.

A <'o sujet, M. .\nvier >rar;iiier tlis:vil un jour à u \ de nus amis (|ui le visitait :

'^6 DEUX C OPAÎNS

— Connaissez-vous, nu Canada, une espèce de détraqué.... \aJlons donc, comment s'nppelle-t-il ?... un nom anglais, qui lait penser à un ressort de montre... quelque chose comme ^éi-hap-peinent f

— Chnpman ?

— Justement.

— Je ne le connais pas beaucoup, mais il a dû vous envoyer des vers ; il en envoie à tout le monde, c'est sa rnanie.

— Il a fait plus que cela : imaginez-vous qu'il nous a «oumis un volume à couronner.

— Pas possible !

— Parole d'honneur !

— C'est incroyable. Et puis ?...

— Et puis, dame, on m'a chargé de lire ça; j'en ai eu -assez delà première page, vous comprenez ; c'est un pauvre toqué que cet individu-là !

— A peu près.

— Il l'est tout de bon, s'il s' imagine que l'Académie française va couronner des pauvretés pareilles.

Et bien, le volume dirigé aujourd'hui par Chapman «contre M. Frêche tte est né de cette mésaventure.

Assurément, il n'y a pas grand danger que M. Xavier Marmier puisse démentir ce que Marc -Sauvalle dit là : le noble académicien est mort <lepuis trois ans.

M. Fréchette a cru qu'avec une pareille blague il ^allait expliquer à son avantage la publication de mon livre.

]s. j'aj:.vvent no 2

Lo pauvre geai déplumé avait compté sans une réplique de ma part.

{quoi (pi'il eu soit, voici ce que je propose, pour combattre le mensonge que M. Frécliette a mis dans la bouche de son truellement :

Que Sauv[^]alle ou n'importe qui de son entourage écrive au secrétaire de l'Académie française, et si quelqu'un en obtient une lettre tendant à dire que[^] les registres de cette illustre institution établissent que j'ai demandé aux Quarante ou :\ l'un d'eux (k[^] couronner mes Feiùlles iPErnhlc[^] je m'engage k déclarer dans les journaux les plus importants dm pays que M. Fréchette n'est pas un plagiaire, qu'au contraire il est un très lioiniête écrivain, et que tout ce que j'ai écrit contre lui est faux et mensonger.

Ma proposition est-elle assez raisonnable ?

File est si raisonnable, que M. Fréchette et Marc Sauvalle se garderont bien de l'accepter.

Et voilà pounpioi, bien certain de n'ctrc pas obligé de réhabiliter la réputation de M. Fréchette, je dis dès à })résent aux deux co[]uins ([Uc je me m(>r|ue de leurs ridicules inventions.

Au reste, tout K' monde sait bien (|Ue c'est le litiirôlt qui a imaginé la conversation (|u"uii des amis de Mare Sauvalle aurait eue à mon sujet a\cc uu

DLIX CCPAINS

membre de rAoadémie ; et l'atroce calembour c'chjtpoHcnt dans la bouche de M. Marmier, qui était lapereonuiiication de ce qu'il y a de plus discret, de plus courtois et de plus digne dans le monde des lettres françaises, est la meilleure preuve de la gaucherie et de la mauvaise foi du poète rKiicnal et de sou truchement.

Oui, tout ce que M. Frechette fait dire à Marc Sauvalle est de son invention, et, si le l<inrc<it avait autant d'imagination dans

ses vers qu'il en a pour mentir, je n'aurais, certes, guère beau jeu à prétendre qu'il n'est pas un poète.

Après avoir injurié MM. Chapais et Tardivel pour s'être permis de publier les articles qui composent mon *L<nirétîl*^ Marc Sauvalle dit ceci :

M. Henri Roullaïkl a déjà, dans deux articles publiés dans la *Minerve*, levé un coin du linge qui recouvre la plaie ; il ne m'en voudra pas si je me permets de proliter de son travail en le complétant.

J'emprunterai même l'ordre qu'il a mis dans ses deux articles ; j'y ajouterai quelques réflexions par-ci par-là ; et enfui je soumettrai les aperçus dont j'ai moi-même fait la découverte.

Je n'ai donc pas à répondre à la réédition et au réchauffage des articles de Houllaud, que j'ai renversé comme on renverse un mannequin.

IJ-: r.VEiAVKXT X(> 2

Je n'ai pas besoin <le répondre à ces hie[ities : k' j)ublic sait parfaitement rpiejene suis pas un pla-

giaire.

Xon, je ne suis pas un plagiaire, et, si j'en étais un, j'aurais assurément lilouté les vers des grands écrivains français préférablement à ceux de l'auteur de *Jean Saur'ol* et du *T)r<i pcnn tuntônir*.

C'est son orgueil incommensurablement stu[)i(le qui a mis dans la tête de M. Frécliette l'idée d'essayer d'établir (pie je l'ai plagié toute ma vie : et le fait de n'avoir pu signaler un seul hémistiche fpie j'aurais pris à Victor Ilngo, Lamartine, Musset, Le-

conte de Lisle, François Coppée, Sully-rudliomme, etc., que je connais aussi bien que lui, et qui sont mes auteurs de }}rédilection, prouve le ridicule et la malhonnêteté du paravent numéro deux.

Quant à Diller, j'aurais pris des pièces d'or plutôt. <[Ue des gros sous,

irr

Marc Sau\alle ne s'est pas bc)rni" à me re[>r()cher d'avoir volé certains hémistiches (pii appartiennent à tout le monde ; Marc Sauvallc, dis-je, ne s'est pas content»' de m'accuser de m'é-tro a[])propri«" des banalités, il est all(' jusqu'à mettre en n^lief de mes ver-- (pie son ami a\'ait d«'tigur»"s pour h's taii'e ressembler aux sitMis.

Et je défie le paravent numéro deux de trouver dans mes Québecquoises et mes Fenlles (PJîJrable, aux pages qu'il indique ou dans n'importe quel journal, les alexandrins suivants qu'il m'attribue :

Avec SOS pavillons claquant dans la tempête.

Je n'ai jamais écrit ça.

Minuit vient de sonner à la vieille pendule Dans le noir corridor.

Je n'ai jamais écrit ça.

De notre oubli ! — Personne ne le sait.

Je n'ai jamais écrit ça.

Te suivant du regard sur les Hots écumieux Sombrier dans le lointain brumeux.

Je n'ai jamais écrit ça.

Dans nos cercles du soir s'était jeté le deuil.

Je n'ai jamais écrit ça.

Son portail est orné d'étranges floraisons.

Je n'ai jamais écrit ça.

Je n'ai jamais écrit les vers qu'on vient de lire, et en chargeant votre trucllement de me les attribuer, vous avez commis, M. Frécliette, un acte dont l'eiFronterrie n'a d'égale que l'impudence des plagiats à l'aide desquels vous vous êtes édifié une réputation de poète.

U: TARA VENT NO

Nous allons continuer à admirer la bonne foi de M. Freehette en faisant encore parler son truchement :

Je pourrais remplir toute une lirocliure. si je voulais seulement indiquer les pièces de Fréchette <iui ont été imitées, parodiées et défigurées par Cliapman.

Je me contenterai d'un exemple court mais élr)fuent.

Voici une petite pièce publiée dans la radie du 14 juillet 1883, et que l'auteur a ineorprée plus tard dans réi)ilogue de la Léf/ende <Vnn Peuple. Elle.était intitulée: France.

truand des antiques jougs l'iiumanité se lasse, Quand il est
quelque part un peuple à secourir, Qui donc à l'horizon voyez-
vous accourir? A genoux, opprimés ! c'est la France qui passe !

Sans espoir et sans Dieu, Tenlant de la l'orét Traîne-t-il sa mi-
sère à l'autre bout du monde, Qui donc va lui verser la lumière fé-
conde? Nations, saluez ! car la France apparaît !

De l'immense avenir resplendissante aurorv», Pour vous
joindre en faisceaux, peuples de l'univers. Faut-il percer les
monts ou rapprocher les mei-s, Paladin du progrès, la France ar-
rivt» encon^!

Voilà, n'est-ce pas, de fortes pensées habilemeiU
cond(Mi8ées, sobrement exprimées. Eh bien, voici miintenant la
])araphrase, l'ampliticatiou banah^ Presque puiut d'riroit]ionr
déguiser l'cMupruut.

^Tarc Sauvalle n'a pas dit (^ue M. Fr«'chette axait

12])e:l-x copains

volé le dernier vers de la première strophie qu'on vient de lire,
à Cremazie, qui a écrit :

PouplO; inclinez-vous ! c'est la France qui passe.

Il a oublié cela, je suppose.

Mais laissons- le me citer :

L'hunianî'.é gémit sous des jougs centenaires : La France tout
à coup fait gronder ses tonnerres, Et, volcan qui vomit une lave
d'airain, Elle secoue au vent les tours de la Bastille... Et l'astre de
juillet à l'horizon scintille, La sainte liberté rouvre son vol serein.

L'enfant de la nature, aux limites du monde, Rampe sous le fardeau de sa misère immonde : La France à son grand cœur sent la pitié venir... Elle élève la voix. ..et ses missionnaires Vont évangéliser les tribus sanguinaires, Et font sur les déserts flamboyer l'avenir.

Les grandes nations, que l' progrès enivre, Veulent faire tomber tout ce qui peut survivre Des obstacles nuisant à leur fraternité : Elle prend son compas, son pic et sa truelle... Et les monts affolés s'entrouvrent devant elle, Et l'océan la suit comme un lion dompté.

Voilà ! Qu'en dites-vous ?

Je pourrais citer plus de vingt pièces dont le lauréat <lécontit a accouché de la même façon.

J'ai expliqué dans mon Lauréat comment M. Fréchette m'avait escamoté les idées dont il s'est

LK PARAVKXT X<) 2 10

servi pour faire les vers que son truchement vient (le mettre en regard des miens,

Marc Sauvalle vient de nie fournir une nouvelle preuve à l'appui de ce que j'ai écrit sur le sujet dans mon livre, et, pour montrer, une fois de plus, la probité de M. Frécliette, je vais comparer rexpl<ation du paravent numéro deux avec celle que le laxré'ft donnait, dans la Paty'n du 2«1 juillet de l'année dernière, à ^f. Tabbé I>ailh\irgé, qui l'accusait de m'avoir volé les idées de la pièce servant d'épilogue à la Ijé(jeii(li' (P un Peuple

Relisons donc ce que vient de dire le bon Marc :

Voici une }elitic pièce puMiée dans la Pairie du 14 juillet ISSo, vt quo ranteur a incorporée plus tard dans répil(^gue de la Lrf/cnde t/'ini Pei'jilr. Ellei'tait intitulée: F r a lier.

Lisons maintenant la réponse de M. Fréebette à M. ral)bé Baillairgé :

Ainsi, d'après M. l'alndn' r>;iillairj:é, il y a plauiat. C"c-t aussi notre avis.

Seulement \o plagiaire nrat pas eelui ([ue >r. l'aliliO l)ense;— nous sommes assez charitables, (luoiouc niiséral>le> laùies. pour ne pas l'accuser d'un(^ cMUMincii' (jui ferait peu <i'lionneur à riialiil (|u'il porte.

Non, le plagiaire n'est jjas eelui qu'il jtense. ear la pièce de >r. Fréehette n'a pas été i)ul>liée i our la première lois «lans la Lrifrnilf d'ini l'riip/i , mais a été eonïposéo v\ publiée pour la t\tedu 1 I juillet ISS:'. ,.

Le poète en a retranché une strophe et l'a mise en tête »ie la pièce qui sert d'épilogue à son volume.

>sous nous rappelons même que, lorsque Chapman lut •a sienne au banquet Vtruiond, les gens disaient : "' Mais c'est la paraphrase de ton Qua'.orze Juillet^ Fréchette. "

Comme on voit, M. Fréchette se contredit.

Tous les coupables, si rL'tors (|u"ils puissent être, iinissent toujours par se contredire.

L'année dernière, il prétendait rpie la poésie dans laquelle j'avais puisé les idées de la mienne était intitulée Lr Qmitortz: Jii'dlif^ qu'il Tavait mise à la tin de la Légende tV an Peuple ; et

maintenant il dit qu'elle poi'tait pour titre France et qu'il n'en a pris qu'une seule strophe pour la mettre dans le livre que l'Académie a jeté au panier.

Décidément, M. Fréchette et son fidèle Marc sont mêlés, et voici ce que je propose encore, en face du mensonge du souffleur et du soufflé :

Si Marc Sauvalle ou l'un de ses amis me montre dans la Fairn du 14 juillet de n'importe quelle année une pièce de vers de M. Fréchette intitulée Fr"iice. je consens à payer à la société Saint-Vincent de Paul, de Québec, la somme de SLOO. En outre, je m'engage à payer une égale somme à la même société, si l'on me fait voir, dans le journal de M. Beauo^rand. à la date du 14 juillet 1883, ou à n'im-

]E l'AR.vvp:nt xo 2

porte quelle daté de la même année, une poésie portant pour titre IjC Qu'itorzi' JniU.rf J.

1. — M. Frc'clicttc, depuis que Tarticl" précédent fut publié, a admis implicitement m'avoir lilouté les i<lée9 de-» strophes par lesquelles débute la dernière pièce de J;i Lêfjende d'un Peuple. En eflct, dans un banquet récemment donné, à Montréal, au consul-généial de France, il a commencé à déclamer la pièce en question par ce vera-ci :

France, recueille-toi ! France, rbeurc est sacrée!

ayant soin de ne pas en réciter les vers du premier chant, où se trouvent les idées que je lui reproche de m'avoir volées. Et puis, — ce qui achève <lo peindre encore l'homme, — pour empéclir

<le reconnaître sa pièce originale, il en a changé h' titre. '|ni est devenu /." Mix.^'uni île In J'nnite.

UNE REPLIQUE

Aux (lélis <|iie j'ai portés clans l'article qui précède, publié d'abord dans la Vérité, M. Fréché3tto s'est contenté de répondre par un ntnt pour rirr rpii a passé par tous les almanaclis de la France, de la Belgique et du Canada et à Taide d'un mensonge qui ne pouvait passer []ar d'autre bouche ([Ue la sienne.

11 faut être bien à court de ressources pour recourir il d'aussi []iètres moyens, et l'honorable M.Chai>ais a éc-rit dans le Cciirùr iln Cninfilm^ à pi-opos de cette réplique du lauri'at, h's lio-nes (•i-des>i)u> :

'•Voici comment MM. Fréchette, tSauvalle, Koullau<l et Cie répondent aux (h'tis accablants (pic M. C/hapman leur laiù r dans la Vérit'^ :

Le i)O('tr (tnlinaire de la l»arilarir(M-i(\ lo pauvre Cliapman. Duis(|u"il l'aut ra|»|)(l(>r jiar smi nom. n'est |>as un ehaieanl.

.liKstiu'aux t\ p(>.i.;ra})hes dr lu \i'ri((«[ui lui j.m. m .1.^ mauvais tours ; e'est D'icMi le coinMe do ludéveine.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris (ceci est un plagiat éhonté), il se débat comme un diable dans l'eau bénite de Tardivel, sous les cuissons des petites vérités que nous lui avons dites.

Or il écrit : " la suite au prochain numéro ", et le typographe, né malin, lui fait dire : " la faite au prochain numéro".

" A supposer que cette coquille serait authentique, en voilà une forte riposte aux coups droits que M. Chapman porte au Lauréat ci à ses paravents î

" Mais il n'y a pas de coquille. On ne lit au bas de l'article de M. Chapman ni " la suite," ni " la fuite au prochain numéro." On y lit purement et simplement les mots : " à suivre," imprimés très correctement.

" Faut-il être réduit à qu(((pour descendre à d'aussi pitoyables blagues ?"

M. Tardivel ne fut pas moins sévère relativement à la prétendue coquille.

Qu'on en juge :

" Dans son premier article en réponse à M. Fréchette, publié dans le dernier numéro de la Vérité, M. Chapman porte à l'ami de Sarah et à son paravent Sauvalle plusieurs défis très sérieux qui demandent à être sérieusement relevés si M. Fréchette a quelque souci de sa réputation. Or voici intégrale-

UNK IJÉI'IJQUK 10

ment la réplique des deux copiiins <|iie nous apporte la]*ntrk de samedi dernier :

Le poMc Onlinuir(3 de J;i haillargerio, le i-avri- Chapinan, puisqu'il faut raj)pck'r par sou uoni, n'est j'as un clianrard.

Jusqu'aux typograj lies de Ja l't'//// <|ui lui jouent de mauvais tours ; c'est Iden le eonilde de la d(!;vcine.

Honteux connue un renard qu'une poule aurait pris (ceci est un pla<»iat éhonté), il se débat comme un diaMe dans l'eau bénite de Turdivel, sous les cuisions «les petites vir'dtH que u(ais lui avons dites.

Or il écrit : " Ia,.sNi<V au procliaïn nunu'ro," et le typogrn-]]lie, né malin, lui fait dire : " la fnilr. au procliaïn numéro."

" Se raceroelier à une faute typographique, en pareille circonstance, ce serait déjà un aveu compromettant pour M. Frécliette, car ce serait [U'oclamer qu'il est dans Timpossibilité de relever les défis de son adversaire. Que dire alors du procédé de MM. Fréchette et Sauvalle, qui, n'ayant jias (U^ faute typographlicpie à laquelle ils puissent se raccrocher, /'/// inventent nue; ou plutAt — ear ces gens-là ne peuvent riï'u inventer — on rééditent une (pii traîne dan»; les mois pour rire depuis des années I

" C'est à peine croyahic, MM. Fivchetlc et Sauvalle ont tout >inii)lenu^nt menti. ^[. CMiapman avait écrit, à la tin de son article, iu)n pas : " L<i suite ^iii prochain))iiniéro^^^ mais : n i^nivrr. Kt notre tv]io-

ii^raphe a mis à suivre, tel que M. Chapinan l'avait écrit. Chacun peut s'en convaincre en consultant la

Vérité de la semaine dernière, première colonne, cinquième page.

" En être réduit à mentir pour se faire une contenance ! Pauvre M. Frécliette, que vous êtes bien vide, et surtout que vous êtes bien vidé I "

Oui, M. Frécliette est bien vidé, et il ne reste plus maintenant qu'à empailler cet aigle littéraire dont le vol, naguère encore, le portait si haut, si haut.

Pour taire croire que ce n'était pas lui qui écrivait contre moi les articles que signait Sauvalle, M. Fréchette — quel farceur ! — s'est fait interviewer par le bon Marc quand <elui-ci signa l'auto-biographie du poète ihf'io/nil dans les 7/o ;/?/// r5 <h(Jour.

Seulement, M. Fréchette avait oul)lié, au moment où il écrivait l'entrevue qu'on lira plus loin, (pie dans son autobiographie il laissait Sauvalle le tutoyer et lui taper sur le ventre, comme le prouvent les lignes suivantes empruntées aux Ifonnitts >l>i Jour :

— Snis-tu ce (iui lu'jiinciic, l'i\clK>ltt> ? Tu nv d» vim ms. jn-niîiis. 11 l'niit (|U<\jo Inssc ton portrait.

— CumnuMit ? Ks tu (1(vciui pliotogrnphc ?

— Non, ce n'est j)as cela : je suis elinrgé par la «linction des Hommes du Jour d'écrire ta nionographio ; on m'a même demandé ta vie.

— Ilein ?

— Disons ta biographie, mais je n'ai consenti qu'à essayer ton portiait ; veux-tu poser ?

— Ce n'est guère dans mes habitudes.

— Je le sais ; aussi, je n'insiste pas ; seulement tu vas i-iiie laisser toute liberté de saisir mes lignes, de guetter mes nuances, et

pour cela de te faire parler un peu^ de parler beaucoup moi-même, et aussi de circuler à loisir dans toute la maison, de la cave au grenier, en véritable inquisiteur.

— Mais cela n'intéressera personne.

— Tu te trompes. As-tu la de Goncourt et sa Maison tVnn A rilste f C'est lui-même qui passe en revue ses bibelots et qui dit : ""En co temps où les choses dont le poète latin a signalé la mélancolique vie latente sont associées si largeinsnt p ir la description littéraire moier.ie à l'histoire de l'humanité, pourquoi n'écrit-on pas les mémoires des choses au milieu desquelles s'est écoulée une existence d'homme ?

— C'est bon, tu m'as convaincu, j'y consens, mais tu m'es témoin que c'est à mon corps défendant.

Sauvalle avait convaincu M. Fréchette !

Le compère était à son corps défendant !

Kon, il n'y a rien qui approche pour le cocasse une pareille fumisterie.

Aussi, faudrait-il être revêtu d'une triple cuirasse

IN'TKI.VIEW

do sottise- pour nv pas s'apercevoir (pic tout ce que disent là Sauvalle et son ami a été écrit de la propre main de M. Frécliette, que l'entrevue de l'autobiographie et celle des articles du [»aravent numéro deux ont été inventées l'une et l'autre par le poète n((tional pour tacher de hlaguer mieux le }}uljlic.

Au surplus, deux expressions typiques, le cfr<ir (grand ouvert
O)\ birgfiinnt oniert^ bi nnin largement ouverte ou hircemcut
toi'/ ne, deux expressions que M. Fréchette ne lâche jamais, avec
lesquelles il est, comme on dit, en amour, vont prouver surabon-
damment mon assertion à ceux qui savent par mon Ij'iiiré((t que
le poète notionol est toujours à bout de ressources et ne cesse de
rabâcher.

Dans sa première lettre à M. l'ai»!);' l>aillai"gé le hdiréiif di-
sait :

C'est nu moins co «iiiio M. l'abbé NaïUd a p:»ru ('(tiupren-
(Irc, et je ne lui ai pas nihiajê (sic) tine uuiin I nf /entent
(Hicei'le.

Dans hi biographie <k' Thonorable M. Laurier, ([ue M. Fré-
chette a publiée, quelque temps awmt hi sienne, dans le- /fonini'
s du J<>>ii\ on lit :

Dans ses relations soeiales J-. lurier n(> pn-.l litMi île son
prestijie. Allable et liospitali(M- chez lui. «run eojnnierco elinr-
niant cliez les autres, la }ieiin v[Iv rrrr hn/ement oiiirrts à tnus,
etc.

Au eonneneemeiil d'iin artiele «pie l'auteur

iVOn'(j/'nffu.r et Détraqués publia dans la P^'^ /'^ du 17 mars
de cette année:

L'éclat de rii\^ qui jaillit clair et sonore des lèvres largonent
ouvertes ne peut monter que d'un cœur vibrant et> lui aussi, lar-
gement ouvert.

A la fin de la préface écrite par le poète national pour les Re-
frains de Jeunesse de M. J.-W. L'oitras :

Je salue les Refrains (Je Jeunesse, et tends une main large-
ment ouverte à leur très sympathique auteur.

Dans la notice nécrologique de M Jos. Duhamel, publiée dans
la Pairie du 27 octobre dernier :

Obligé à l'extrême, doué d'une charité inépuisable, jamais
ami ne fut plus sincère et n'eut le cœur plus largement ouvert.

Voyons maintenant si les choses qu'on trouve dans la biogra-
phie de M. Fréchet, publiée dans les Honneurs du Jour, ne sont
pas suffisantes pour établir que c'est lui-même qui a écrit cette
biographie :

J'escalade lestement les deux étages, et sur le palier je trouve
mon excellent compagnon d'autrefois, qui me tend l'une main lar-
gement ouverte.

Son émotion, comme sa gaieté, est communicative ; le cœur
toujours ouvert, la main promptement tendue, etc.

Louise, le fils aîné, si délicat et si bien élevé; Jeanne,

les enfants.

L'aînée des filles, déjà grande et saine. Ses yeux s'ouvrent
sur, etc.

Mais ce sont les étoiles françaises qu'on y accueille le plus
somp tueusement et à raison plus / n'effemine l'œuvre, etc.

Une autre citation — prise en partie dans la première lettre (de
M. Fréchet à M. l'abbé Baillargue :

Si les coups — et par malheur il ne peut guère en être autrement — ricochent un peu sur certains de vos confrères. ceu.\-ci ne devront pas s'en prendre à moi. ni:u.s A la i-orneillf qui s'est mariée d'ahatre des noix. rie.

Comparons à présent les lignes suivantes, détachées de la biographie du l">fré'it, signée, pour la tViine, par Mare Sauvallo :

Mais autant il est inilulg<Mit j'jour rignoraut involontaire et sans i)rétention, autant il déteste les (aux savants ou les pédants ([ui pataugent <levant lui. au milieu des i>elleslettres, comme d(s cnrneilles (tbattant Jrs nui.i', ett*.

Tous ces rahAchages — (|ui n'a[t[tartiennent (pi";\ M. Fréchette — sont, n'est-ce pas, assez probants pour démontrer que le biurcut a fait son j^ropre éUige dans K's Iluniin's iln .Jmir,

Oui, il est ('vident pour cehii t|ni (-oiniaît le style rocot'o de NTare Sauvalle (pie c'est le poète iatioind (pli s'est portaitur(' dans l.i publication de M. Louis Tacht', eomine atissi t'-est lui-m^'ine (pli vient de >r d(^]nier un l>re\^'el (rihunirteti' eoinnie /'erivain danles deux derniers articles du pai'av'tit niini.'i-o J.mix.

20 DEUX (OPAIXS

En tout cas, quand Marc Sauvalle parle à M. Frécliette dans la fameuse biographie, il est familier avec lui jusqu'à lui dire qu'il ne se gênera pas de circuler à loisir dans sa maison, delà caveau grenier^ tandis que, dans la dernière conversation qu'il prétend avoir eue avec le lauréat à mon endroit, il lui parle le front bas et l'échiné courbée.

Mais laissons donc parler les deux copains, pour juger de cela :

31. SaUvalle. — Je me suis permis devenir vous demander quelques nouveaux renseignements au sujet du livre de Cbapman. Est-ce qu'un interview vous ennuerait?

31. Fréchette.— Aucunement, mais je ne crois pas avoir rien à ajouter aux documents imprimés que j'ai déjà mis entre les mains de M. Iloullaud et des vôtres relativement au même sujet. Ne sont-ils pas suffisants?

31. Sauvalle. — Suffisants pour démontrer que le Cliapman s'est gavé dans vos livres comme un étourneau dans un boisseau d'avoine, c'est vrai ; mais n'auriez-vous pas un mot A dire des accusations de plagiat portées contre vous-même par cet individu et par l'abbé Baillargé ?

31. Frêchelte. — A quoi bon? j'ai fait connaître pour ce qu'il est l'abbé Baillaigé, dont tout le monde rit aujourd'hui. Pauvre agresseur battu, il se venge comme il peut, le saint prêtre ! (^uant à l'autre, si vous étiez du pays, vous sauriez (j[u'il est assez connu à Montréal et à Québec, depuis nombre d'années, pour être tout à fait inoffensif.

Si Sauvalle était du pays, il saurait que je suis

INTKUVIEU' _/

assez connu li Qurbec et à ^foiitival pour C'ti'L' tout à fait inottensif î

Mais Marc nie connaît depuis six ans; et, pas plus tard que le deux ou trois avril dernier, nous nous sommes rencontrés, à

Montréal, en face des bureaux de la M'ivcrve, et là le compère m'a félicité d'avoir mis M. Frécliette à sa place : il m'a même remercié d'avoir fait (pic depuis (piekpie temps le ^/^/m(^ dégonflé a cessé (['éclabousser — ce fut son mot — les gens qui ont le tort d'avoir nK>ins de tohns que lui.

Mais revenons à nos deux eo[>ains, et [trettais l'oreille à ce charmant duo :

^^. Savralle. — Eli bien, ^Monsieur, c'est j)récisÇnient p.arcc que je suis étranger (iiu\je viens vous priei- de parler, ne seniit-ce que pour la satisl'action de la eolonie l'ranraise au Canada, qui n'est i^as au courant du pas.-é, et <|ui vous a. vous le savez, en si haute estime.

]f. Fr/:(-ln'tte.—Ai.n ce cas, Morsieur, vous pouvtz interroger ; malgré mes répugnances î\ m'occuper d'un pan il sujet et d'un pareil oiseau, je suis |)rrt à vous rconili(\

]f. Sauvidlr. — l)'al»ord, savez-vous c(M|ui a jui ilétrruuner chez l'individu c<>tlc haiiK» l'én)Ct'?

.1/. Fréc/iette. — Kieu dt> précis, Monsieur: ce n'est pas nui faute si l'on s'(st mocpié de lui à l'Académie Irant;aise, où j'avais réussi, la dernière l'ois (|uil m'a parlé', il se traînait il genoux...

M. S(((V(illr. — A genoux '.'

Suivent quelques insinuations qui déslionovent celui qui les formule et auxquelles un homme bien élevé ne répond pas.

Après s'être ainsi soulagé quelque peu de la bile que mes critiques lui ont fait faire depuis quelque temps, M. Fréchette continue :

Il m'appelait " grand cœur," dans cos circonstances-là, comme il m'appelait " grand poète" dans ses pièces. Et, confiant dans mon indifférence au sujet de mes vers, il ne se gênait point. Chaque fois que je publiais une pièce, on était sûr d'en voir apparaître la doublure, quelque temps après ; c'en était devenu une farce. Il me suivait à la piste — adoptant par derrière moi non seulement mes expressions, mes idées, mais encore mes sujets, mes opinions, mes titres, jusqu'aux rythmes dont je me servais, le cadre, la charpente, tout. Si je divisais mes pièces par des chiffres, il divisait les siennes par des cliiffres. Si je les divisais par des étoiles, il les divisait par des étoiles. Si je faisais des strophes, il faisait des strophes. Si j'écrivais en rimes plates, il écrivait en rimes plates. Vn hiver il me prend envi-j de ciseler des sonnets, voilà mon homme à gâcher des sonnets. Quand j'ébauçais du paysage, il barbouillait du paysage; quand j'abordais l'épître, il se lançait dans l'épître. Et quand j'essayai du récit, il lit comme moi... il essaya.

Il est vrai que j'ai écrit sur des sujets analogues a ceux qu'avait déjà traités M. Fréchette ; mais je n'y ai certainement pas plagié le poète national; et quelques-unes de mes pièces, que je vais mettre en regard des siennes, vont prouver que raccusation

INTKKVIKW -i'

qui vient d'être portée contre moi est al »soln nient fausse.

Qu'on en juge :

LE PRF:M1KK de L'AN

C'est le premier «le l'an ! Allégresse parti »ut ! On s'aiine, on se caresse, on s'embrasse, on se eh<.ii.... Mais le premier de l'an,

pour les petits surtout, Kst un jour d'ineffihlejoie.

Pour les enlants la vie est un céleste accord ; Cliaque nouvelle année au bonheur les invite ; A cet Age naîl'on ne sait pas encore

Comme le temps s'envole vite.

Pour eux point de soucis, nul chagrin n'est i)rof)nd : Ces cœurs que rien ne Idesse ont en eux leur dietanu», Et pourtant qui dira ce (jui se passe au l"<»nd Quchiucfois do la petite âme?

Je connais des parents qui, sur leur seuil joyeux, Ayant vu s'arrêter le spectre au Iront livide, J)G8 sanglots plein la vr)ix, des larmes plein les yeux. Se penclient sur un berceau vide.

Le i)auvreangc est parti, par la mort emporté ; — Pores (jui m'enten«lez, Pieu vous garde les vôtres î — Ils ne b!asj)hrment pas, non, eai- <'n sa bc)!ité Le ciel leur en a donut' d'autres.

Tous trois sont là, groupés au miliMi de monceaux De ca-deaux radieux, — bonbons, tandiours. épéos, ClievauX de bois, soldats de plond», frélc^s bi>reeau\ Où dorment de roses poupées.

Oh ' 1rs Ixtns ciis d(> joi(> ' oh ' la iVanclu' gai té !

Doux échappes du ciel, que je voudrais décrire Ce timbre d'innocence et de sérénité

Qui sonne en votre éclat de rire !

Le cœur gonflé, le père ose à peine parler ! Et, tandis qu'au-tour d'eux le frais essaim se joue, La pauvre mère est là, triste, et qui sent couler Deux grosses larmes sur sa joue.

— Allons, dit le brave homme, en couvrant de baisers Les petits innocents à la voix de mésanges. Ces jouets sont à vous ; prenez et divisez

Entre vous trois, mes petits anges.

Or, comme l'on faisait quatre parts, étonné : — Pour qui, dit le papa, cette autre part entière? — Et, levant ses grands yeux : — C'est, répondit l'aîné, Pour petit frère au cimetière.

Louis Frécpiette.

J.E PREMIER DE L'AN

Au sein du Sahara, — la mer sinistre et dure Dont l'onde illimitée est du sable brûlant, — Sous l'implacable ardeur d'un soleil aveuglant, Se profile parfois une île de verdure.

C'est l'oasis avec ses aspects enchanteurs, Où figuiers et dattiers confondent leurs ramures. Où des sources d'eau vive unissent leurs murmures Aux concerts incessants de mille oiseaux chanteurs.

Comme un émail géant l'éden au loin chatoie ; Et dès qu'un groupe arabe, en marchant vers Alger, Voit à l'horizon bleu ses palmiers émerger, Il les salue avec une clameur de joie.

La caravane sait qu'elle va trouver là

Des fruits délicieux, des eaux rafraîchissantes...

Elle al»orde dans l'île aux rivt's séduisantes En rcjârdaiit le
ciel et répétant : '• Allali " !

Elle dort tout un jour au boç.l dç' quoique source. Jîercée aux
trémolos des oiseaux taniiliejs, Laissant paître au liasard, à tra-
vers les halliers, Les pauvres niélinris tout brisés de leur course.

Elle dort sous l'arceau d'arbres toujours en fleur ; Et quand les
clianielier.s, remis de leurs fatigues. (Quittent ce paradis plein du
parl'uTn des figes. Ils gardent dans leur veine un peu de sa
fraîbeur.

Dans le désert des ans, dans cette aride plaine Qu'en suivant
notre étoile il nous faut tous franeliir. Il est des oasis, où, pour se
rafraîchir, S'arrête quelquefois la caravane humaine.

Ce sont pour nous des jijurs d'un éclat idéal : De ses rayons di-
vins l'espérance les dore ; Et sitôt que notre œil en voit poindre
l'aurore, Nous la saluons tous d'un long cri triomphal.

JJemain, nous entrerons, malgré nos lrt»ids sévères.

Dans un de ces édens riants et gracieux.

Et là, rnngés autour de mets délicieux.

I*our boire au nouvel an nous clioquerons nos verres.

Ltis de marchier toujours en (pute do bonheur. Las de courir
après tant de cliimères vaines, Nous nous reposerons sous des
ombres s reines. Bercés il <les refrains qui montiu'ont du co'ur.

Nous nous reposerons au i>oril de sources calmes Dont nul
souille jîîmais ne vient ridiM- l'azur : L'arbre de l'amitié, plein

d'un parfum si pur. Au-dessus de n'8 fronts balancera ses palmes.

Demain, à bien des pleurs des chants succéderont ; L'enfance frémira d'une joie infinie ; Aux foyers tout sera paix, lumière, harmonie, Et dans un même élan tous les cœurs s'uniront.

Et quand nous quitterons, l'âme toute ravie,
Ce paradis qui point à l'horizon neigeux,
Nous nous sentirons tous plus forts, plus courageux,
Pour affronter encor le désert de la vie.
Réjouissons-nous donc d'avance au coin du fou,
Et, comme les Bédouins saluant la ramée
De l'oasis ombreuse et toute parfumée.
Levons les yeux au ciel et disons : " Gloire à Dieu ! "
W. Chapman.

SPENCER WOOD

En remontant le fleuve, on fait la découverte D'un pavillon tout blanc coquettement assis Sur un coin de falaise en tuf, aux flancs noircis, Et dont la large épaule est de grands bois couverte.

Plus loin, s'il sonde un peu les massifs éclaircis, L'œil aperçoit, au fond d'une clairière verte, Une altière villa dont la porte entr'ouverte Sourit hospitalière à vos pas indécis.

Vaste piazza, sentiers fleuris, fraîches ramures, Bosquets
pleins de parfums, d'oiseaux et de murmures, Site le plus char-
mant que l'œil ait contemplé.

C'est Spencer Wood, joli tableau, riant poème, Foyer que la
Patrie offre à son chef suprême. Et qui jamais ne fut plus noble-
ment peuplé.

Louis Fréchette.

i-N rKj;\ ii.w

SPENCER WOOD

Veilé par un l)OS(iuct, loin de tout œil profane, C'est l'asile du
rêve et du recueillement. Que le printemps éclore, ou ([ue l'cté
se fane, Seul,, par moments, le bruit du Meuve diaphane J^ompt
le ealme embaumé de cet endroit charmant.

Seuls, les oiseaux, cachés sous les branches penses,

Héveillent, au matin, ses hôtes vénérés ;

Et là, dans le fouillis des frondaisons massives,

Les parfums et les cliants ont des fraîcleurs si vivrs,

(^ue tous les cœurs (ii sont émus et pénétrés.

Tout autour du palais, comme des sentinelles t^ui veillent sur
les eaux du lUnive séduisant. Des pins géants, tout pleins de
bruissements d'ailes, Bercent indolemment leurs têtes solen-
nelles Sur des sentiers sablés partout s'entre-croisant.

Des gazons veloutés tapissent la terrasse ; Maiixt parterre
odorant sert à l'enguirlander ; La toiture au soleil luit comme une
cuirasse ; Et de La véranda coquette l'on embrasse Le plus vaste
liorizon que l'u'il puisse sonder.

Quand l'aube vient darder ses flèches de lumière A travers les
réseaux du bocage qui dort, Avec tous ses parfums «t ses feux la
clairière Ein-oulc autour des pins à l'épaisse crinière Comme un
voile d'encens frangé de reff'ts d'or.

Et puis, si le coucluint tout ;\ coup incendie Les grands arbr.'s,
les Heurs, le gazon, le lichen, Ce lieu, (jui jus(iu'aux Ilots em-
pourprés s'irradie, r<'ndant (pie mille («iseau.\ disent leur mélo-
die. Semble aux yo\\\ éblouis un fragment de l'Edrn.

o4 DEUX COPAINS

Quelquefois des massifs, où jasant les mésanges, S'élèvent de
longs cris rieurs et triomphants... Comme à ce paradis il a fallu
des anges, Sous les rameaux ombreux entrelaçant leurs franges
On voit s'ébattre alors de radieux enfants.

Non, nul autre séjour, où notre oeil s'extasie, N'eût avec plus
de calme et de grâce abrité Ceux qui, passionnés pour toute
poésie.

Gardent au plus profond de leur âme choisie Le culte de l'hon-
neur et de la loyauté.

W. CFIArMAN.

A Mme ALBANI

Qui donc nous avait dit, ô notre artiste aimée ! Qu'en un
morne dédain ton âme renfermée, Gardait — fleuve songeant aux

cailloux du ruisseau — Des ronces du passé rancune à ton berceau.

Comme un papillon d'or qui, dans son vol splendide Méprise désormais la pauvre chrysalide.

Qui donc nous avait dit — 5 profanations ! Qu'entraînée au courant de tant d'ovations, Aux oublis généreux femme inaccoutumée, Tu rêvais, au moment même où la renommée Du succès à ton front fixait l'astre éclatant, A punir ton pays de ses froideurs d'autan ?

O sainteté de l'art, toujours, toujours niée ! Ceux-là, grande Albani, qui t'ont calomniée N'avaient jamais compris ce que c'est que le cœur Où le reflet d'en haut mit un cachet vainqueur.

Ceux qui parlaient ainsi de toi ne savaient guère Combien l'artiste plane au-dessus du vulgaire ; Combien l'âme d'élite, être immatériel.

INTEKVI:W 3."

Qui se fait ici-bas l'écho des chants du ciel, Trouve, bercée au vent des saintes harmonies, Peu de place en son sein pour les acrimonies !

Ils ignoraient, ceux-là, — mais au fond c'est leur droit — , Qu'on n'est pas grande artiste avec un cœur étroit !

Il s'élève, fouettant les airs de sa vaste envergure. L'aigle, au clair firmament, monte et se transfigure, En veut-il au vallon qui lui fut moins vermeil ? Quant la goutte liottante aux rayons du soleil Monte en bruine rose au sommet de la nue. En veut-elle au ruisseau de l'avoir méconnue ?

Non, non ! l'aigle qui vole, ivre d'immensité, Après être allé boire aux urnes de clarté, Revient sur le rocher rafraîchir son plumage, Conservant dans son œil la llamboyante image Du globe incandescent que lui seul peut lixer ! Quant A la perle humide, elle va se bercer Et se dissoudre aux cieus en vapeur irisée, Pour tomber ici-bas, fécondante rosée, Pour aller resplendir en goutte de cristal Sur la Heur qui se mire au doux ruisseau natal.

Tu semblés l'une et l'autre, ô diva ! D'un coup d'aile. Comme l'aigh^ au vieux roc resté toujours fidèle, Comme la goutte d'eau qui retrouve son cour?. Pour donner à nos vœux (pielques instants trop court.><. Tu nnlesceiuls enfin de la sphère infinie Oû 1(> .soh^il de l'art a sacré ton génie Tu ([uittes l'iMiipyrée où ton vol radieux Semait aux ([uatre v(Mit.stes cliants méloilieu>.. Tu dis : Trêve aux rappels des brillants auditoires ! Aux bouquets ' aux bravos ! trêve A toutes les gloires ! ;5

36 DEUX CorAINS

o ma patrie ! adieu, rives au ciel clore ! Je tombe à deux genoux sur ton sol adoré. A moi tous les trésors de ta grande nature ! A moi le iieuve altier qui te sert de ceinture ! Tes cités, tes forêts, tes monts au front hautain ! Le blanc clocher, là-bas, qui luit dans le lointain ! Chambly ! le vit-ux cou^'ent. Que je vous reconnaisse. Théâtre inoublié de mes jours de jeunesse !

Voilà ce que tu dis en touchant notre sol, Aigle sublime... non ! — céleste rossignol !

Oui, nous l'avons appris, — et, dans notre âme émue, A ton nom, depuis lors, chaque fibre remue. —

Quand l'Europe artistique, enchaînée à ta voix,

Te hissait, jeune encor, sur l'immortel pavois.
Quand d'Italie en France, et de Londres à Bruxelles,
Les acclamations folles, universelles,
Que soulevaient tes pas, montaient, ô notre enfant !
Délirantes clameurs, à ton char triomphant.
Quand enfin, répété par la foule qui gronde.
Ton nom frappait l'écho des grands centres du monde,
Pour de là se répandre, et retentir partout.
Fidèle au vieux foyer, patriote avant tout,
Des souvenirs d'enfance inflexible gardienne,
L'univers à tes pieds, tu restas canadienne !
Merci, chère Albani, merci !

Si notre main N'a pas toujours battu si fort sur ton chemin. Si
notre enthousiasme, ignorant trop encore, N'a pas, comme il de-
vait, salué ton aurore ; Si nous n'avons pas su découvrir sur ton
front Ta future couronne à son premier fleuron ;

Si ton aube a pâli par notre indifférence, Oh ! tu te venges
bien, grande âme, et ta vengeance Eclate îux yeux de tous, sans
fiel et sans rancœur, Belle comme ta voix, no]]le comme; ton
cœur.

Eh bien, soit ! ton pays est debout qui t'acclame !

Ton amour, il le veut ; ta gloire, il la réclame !

Il eût voulu voulu t'offrir un diadème d'or,
 Si son orgueil de père eût cru trouver encor,
 Au milieu des bijoux sans prix dont tu rayannes,
 Sur ta tête d'enfant place pour des couronnes.
 N'importe ! Avec l'aveu de nos torts expiés.
 Laisse-nous, Albani, déposer à tes pieds
 Toutes nos amitiés qui, ce soir, n'en font qu'une !
 On t'a donné, hélas, la gloire et la fortune ;
 Ton fays, fier de toi, vient t'offrir, à son tour.
 Son plus fervent hommage et son plus tendre amour,
 Louis FiiÉcietTE.

A EUGENIE TESSIEK

Tu ne te souviens pas d'avoir vu le soleil Qui dore l'horizon, le
 Ilot, l'arbre, la pierre. Car le destin ferma pour toujours ta pau-
 pière. Sitôt qu'elle eût souri dans ton berceau vermeil.

Or, quand s'évanouit l'éclair de ta prunelle, Le génie en ton
 âme alluma son flambeau ; Et l'œil de ta pensée a vu l'astre du
 haut, Ton esprit, pour l'atteindre, a déployé son aile.

Et ce (que l'onde dit d'écarter) nu roseau, Ce que le liutois
 a de l'ivresse dans sa note, Ce que le vent de mai sous les lilas elui-
 chote, Oui, tout cela l'écarter dans ton gosier d'oiseau.

Coiinie le rcssignol dont la chanson se môle Aux sonores frissons des feuilles dans la nuit, Tu gazouillas d'abord pour tromper ton ennui, Et ton refrain rendit jalouse Philomèle.

Et bientôt le passant, tout ravi, s'arrêta Pour savoir qui chantait dans cette ombre sereine... Lorsque tu fis, un soir, ton début sur la scène, Une acclamation délirante éclata.

Dès ce moment ta main a fait tomber le voile Qui te cachait aux yeux des chercheurs d'idéal... Déjà tu fais l'orgueil de ton pays natal, Et ton nom désormais luira comme une étoile.

Mais, malgré tes succès, quand ton trille argentin Fait tressaillir les cœurs d'une ivresse divine, Parfois un sanglot semble étreindre ta poitrine, Une larme jaillit de ton grand œil éteint.

Tu pleures, le front plein d'une sublime fièvre, L'esprit dans les rayons éblouissants de l'art. De ne pouvoir, hélas ! caresser du regard Les milliers d'auditeurs suspendus à ta lèvre.

Et tu songes toujours que c'est payer bien cher Les applaudissements de la foule éperdue Que de venir chanter à tâtons et perdue Sous les feux de la rampe aussi vifs que l'éclair.

Tu préfères la paix des humbles villageoises

Qui contemplent les cieux, les prés, les eaux, les bois,

Aux bravos éclatants que soulève ta voix.

Au prix de tant d'ennuis, au prix de tant d'angoisses.

Ton cœur saigne souvent en palpitant d'émoi... Mais console-toi donc, en songeant, Eugénie,

(^ue l'on a de tout temps vu souffrir lo g6nie, Et que Milton
était aveugle comme t(/i.

Oui, chante plusgaîment au-clesgus cK» nos fan^cis... Kt,
quand tu nous fuiras, oi.^eau mélo^Ueux, Aux rayons éternels tu
rouvriras tes yeux, Tu mêleras ta voix à l'hosanna des an:ïe3 !

NOUVELLES COMPARAISONS

îTous allons contiuiier nos confrontations, pour voir s'il est bien
vrai que tout ce que j'ai barbouilh' — selon le mot de M, Frécliette
— est une imitation des pièces du hiuréot.

A cette fin, j'aurais aimé trouNcr dans les volumes de mon
modèh: quelque paysage d'une certaine ampleur pour le mettre
en regard d'un des barbouillages les plus considérables que j'air
commis on voulant décrire les scènes de la graiidc nature
canadienne.

Mallicurcuscnu'Ut, le biuri-iit n'a exercé^ son talent de paysa-
giste quo dans des sonnets.

Or, comme une seule piécette de ce genre ne saurait être rai-
sonnablement mise eu [arallMe avec une pi>ésie passablement
longue, jr transcrirai trois sonnets des Oist<ni.r dr Av/cyr, cou-
ronnés par l'Académie tVauij^iise, ayant une certaine analogie
avec

une de mes pièces qui viendra immédiatement après, et Ton
verra que, lorsque j'écrivis V Aurore Boréale, je n'avais certaine-
ment pas mon mor/è^c sous les yeux.

Lisez :

FÉVRIEE

Aux pans du ciel l'hiver drape un nouveau décor ; Au firmament l'azur de tons roses s'allume ; Sur nos trottoirs un vent plus doux enfle la plume Des petits moineaux gris qu'on y retrouve encor.

Maint coup sec retentit dans la forêt qui dort, Et, dans les ravins creux qui s'emplissent de brume, Aux franges du brouillard malsain qui nous enrhumé L'orient plus vermeil met une épingle d'or.

Folâtre, et secouant sa clochette argentine. Le bruyant Carnaval fait sonner sa bottine Sur le plancher rustique et le tapis soyeux.

Le spleen chassé s'en va chercher d'autres victimes ; La gaiété vient s'asseoir à nos cercles intimes... C'est le mois le plus court : passons-le plus joyeux.

MARS

Adieu les jours sereins et les nuits étoilées ! La neige à flocons lourds s'amoncelle à foison Au penchant des coteaux, dans le fond des vallées. C'est le dernier effort de la rude saison.

C'est le mois ennuyeux, le mois des giboulées ; Des frimas cristallins l'étrange floraison Brode ses fleurs de givre aux brandies constellées, Là-bas un trait bronzé dessine l'horizon.

Le vieux coureur des bois dépose ses raquettes ; Plus d'originaux géants, plus de biches coquettes,

NOUVELLES COMPARAISONS

Plus de course lointaine au lointain Labrador !

On s'en consolera dans la combe voisine, En regardant monter sur un feu de résine La sève de l'érable en brûlants bouillons d'or.

AVKIL

La neige fond partout ; plus de sombre avalanche Le soleil se prodigue en traits plus éclatants ; La sève perce l'arbre en bourgeons palpitants (qui feront sous les fruits, plus tard, plier la branche.

Un vent tiède succède aux farouches autans ; L'hirondelle est encore au loin ; mais en revanche Des milliers d'oiseaux lancés couvrent la plaine blanche, Et de leurs cris aigus rappellent le printemps.

Sous l'ellleuve fécond il faut que tout renaisse... Avril c'est le réveil, avril c'est la jeunesse. Mais quand la poésie ajoute : — in-ois (fes fleurs —

Il faut bien avouer — nous que trempe l'averse, (Qu'entraîne la débâcle, ou (qu'un glaçon renverse — (auc les poètes sont de charmants persilleux.

Louis KRÉCiniTTE

Je n'ai pas plagié M. Fréohctte pour écrire mon Jiurorc Bo-réale. Non ; mais le hnré"!, lui, a pris l'idée de ses derniers ter-

cets dans ce que Crémazie écrivait de Paris, en 1871, à M. l'abbé Casgrain, au cours d'une lettre — }ul)lié dans la Reçue C"iui-dienne — dont je détache le passage suivant :

.hicqu^t me dit ([ue vous avez eu un mois il'avril froi«l et plu-vieux, et qu'il a été indi.>jposi' par suite des variations subites de la tempérât un\

J'espère que IqjoU mois de mai, dont les charmes existent plutôt clans l'imagination de ces farceurs de poètes que sur les bords du Saint- Laurent, aura apporté à Jacques, avec] es brises printanières et les parfums des fleurs fraîchement écloses, un remède à l'indisposition que le mois d'avril lui avait causée.

Ce qui prouve bien que ce n'est pas par pure coïncidence que M. Fréchette a eu la même idée que Crémazie, c'est qu'aucun barde indigène n'a jamais nommé notre avril le mois des fleurs, et que le lauréat ne l'a appelé ainsi que pour singer le grand poète canadien, qui avait, relativement à la maladie de son frère, ironiquement souligné le joli mois (h mai de la chanson, les brises printamèrss et \q[^] ixtrfums des fleurs fraîchement écloses.

Au demeurant, ce qui démontre surtout que M. Fréchette s'est inspiré de Crémazie pour le clou de son sonnet, c'est qu'il nomme les poètes de charmants persifleurs à propos du mois d'avril, tout comme celui-ci les a qualifiés de blagueurs à propos du mois de mai.

Seulement, le lauréat n'a pas compris que ce qui pouvait se dire, par ironie, du mois de mai des bords de la Seine, était inapplicable au mois d'avril des bords du Saint- Laurent.

Je répète donc ici ce que j'ai dit cent fois dans mon Lauréat :
M. Fréchette n'est pas capable de

NOUVELLES CO.MI'AKALSOXS 4Ô

faire la moindre piécette sans s'aider de quelqu'un ; il lui est impossible de franchir la plus étroite rigolo sans être monté sur des échasses.

Cela dit, voyons jusqu'à quel point j'ai dépouillé mon modèle pour écrire la poésie qu'on va lire :

L'AURORE BORÉALK

La nuit d'hiver étend son aile diaphane Sur rimniohilité
morne de la savane (^ni regarde nionter, dans lo recueillement.
La lune, à l'horizon, comme un saint-sacrement. L'azur du ciel
est vif, et chaque étoile blonde Brille à travers les fûts de la forêt
profonde. La rafale se tait, et les sapins glacés, Comme des
spectres blancs, penchent leurs fronts lassés Sous h; poids de la
neige étincelant dans l'ombre. La savane s'endort dans sa majesté
sombre, ricine du saint émoi qui vient du iirmament. Dans l'es-
pace nul bruit no trouble, en ce moment, Le transparent sommeil
des gigantesques arbres Dont les troncs sous le givre ont la pâ-
leur des marbres. Seul, le craciusement sourd d'un bouleau qui se
fend , Sous rinvincil)(^ elVjrt du grand froid triomphant Rompt
d'instant en instant le «olennel silence Du désert qui poursuit sa
rêverie immense.

Tout à coup, vers le nord, du vaste liori/on pur VnQ rose lueur
éunn-ge dans l'azur, Kt, lluide clavier dont les étranges touches

l'attent de l'aile ainsi que des oiseaux farouches, Eparpillant partout des diamants dans l'air, Elle envahit h^ vague océan de l'éther. Aussitôt ('(> clavicT. zébré d'or ci d'airate.

46 DFA'X cor .VINS

Se change en un rideau dont la blancheur éclate, Dont les replis moelleux, aussi prompts que l'éclair, Ondulent sans arrêt sur le firmament clair.

Quel est ce voile étrange, ou plutôt ce prodige ?

C'est le panorama que l'esprit du vertige

Déroule à l'infini de la mer et des ci eux.

Sous le souffle etîréné d'un vent mystérieux,

Dans un écroulement d'ombres et de lumières,

Le voile se déchire, et de larges rivières

De perles et d'onyx roulent dans le ciel bleu,

Et leurs flots, tout hachés de volutes de feu,

S'écrasent, et, trouant des archipels d'opale,

Déferlent par-dessus une montagne pâle

De nuages pareils à des vaisseaux ancrés

Dans les immensités des golfes éthérés,

Et puis, rejaillissant sur des vapeurs compactes,

Inondent l'horizon de roses cataractes.

Le voile en un clin d'œil se reforme plus beau,
Lové comme un serpent, flottant comme un drapeau.
Plus rapide cent fois qu'un jet pyrotechnique.
Il fait en pétillant un sabbat fantastique,
Il met en mouvement des milliers de soleils
Comme cristallisés dans la plaine éthérée.
Quelquefois on dirait une écharpe nacrée
Q'un groupe de houris secouerait en volant
Dans l'incommensurable espace étincelant ;
Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles
Que Frométhée étend pour saisir les étoiles,
Ou pour le tablier sans bornes dans lequel
Les anges vanneraient des roses sur le ciel.
Et la forêt regarde, enivrée, éblouie.
Se dérouler au loin cette scène inouïe ;

NOUVELLES COMPARAISONS

Et Toriginal, le niuiUe en avant, tout tremblant, Les quatre pieds
cloués sur un mamelon blanc, L'œil grand ouvert, au bml de la
savane claire, Fixe depuis longtemps l'auréole polaire Pou-

droyant de ses feux le céleste plafond, Et son extase fauve en
deux larmes se fond.

W. Chapman.

Comparons maintenant deux poésies écrites sur deux au-
gustes ruines de la terre française.

LA CHAPELLE DE BETHLÉEM

Bien souvent je m'en la rappelle.

Dans son pli de coteaux boisés, La vieille et rustique chapelle
Qui date du temps des Croisés !

Elle s'appuie, humble et petite.

Sur ses contreforts descellés.

Où des touffes de clématite Brodent leurs festons étoilés.

Les grênes Is chênes phûns de murmures.

Où ronflent les vents assoupis, De leur ombre et de leurs ra-
mures Caressent ses pans dérépits.

Elle est sur le bord de la route <2ui rampe le long du talus ; La
chèvre errante y rôde et hroute Sur un seuil où l'on n'entre plus.

Câ et là, sur 1rs |i('rris plates De sc»s murs ([u'c^llVite le
temps, Le chereh(Mir d-'eouvre des dates Vieilhs lie (quatre fois
cent ans.

A gaiicie, là, sous la corniche, Au-dessus d'uu bassin tari, Der-
rière un treillis, dans sa niche, Une statuette sourit.

Et la pastoure qui fredonne Sa ballade au bord du chemin, En passant devant la madone, Pour se signer lève la main.

Oui, toujours je me la rappelle, Avec ses combles ardoisés.

L'antique et modeste chapelle Qui date du temps des Croisés.

Elle a ses contes, ses légendes, Touchants ou sombres tour à tour, Comme le vieux menhir des landes, Comme le grand christ du carrefour.

Souvent la famille bretonne Mêlé son nom aux longs récits Que les anciens, les soirs d'automne, Font près de l'âtre aux murs noircis»

Et, pourtant, à nul auditoire Charmé, tremblant ou curieux, Nul n'a raconté ton histoire.

Petit temple mystérieux.

Quel que soit ce qu'on imagine, Au fond des brumes du passé Le secret de ton origine Se perd à jamais effacé.

Pourquoi cet autel solitaire Au bord de ce profond ravin ?

Quelle est cette énigme, mystère Que l'on cherche à sonder en vain ?

NOUVELLES COMPAKAIISONri 40

(Quelle pensée ou quel caprice, Déroutant l'esprit confondu, Te suspendit, frêle édifice, Au flanc de ce coteau perdu ?

Kx-voto de reconnaissance, Parles-tu d'enfant retrouvé, De deuil cruel, de longue absence, Ou de retour longtemps rêvé ?

Ton portique en pierre jaunâtre, Qui l'a dessiné? qui l'a fait ?

Foulons-nous ici le théâtre De quelque tragique forfait ?

Es-tu la tombe expiatoire Où l'on vint pleurer à genoux
(Quelque grand crime dont l'histoire N'a pas retenti jusqu'à nous
?

Et ce nom de Betliléem même, Que dit-il ? qui te l'a donné ?

Plus on sonde et plus le problème darde son silence obstiné !

Mais, ô temple ! à te mieux connaître (Qu'importe qu'jn soit
impuissant.

Si ton aspect pieux fait naître In espoir au ccour du passant !

C^ue tes nmrs tapissés de mousse (Janlent leur éteriK^l se-
cret ; (Qu'importe, si ta vue (st douce Au pauvr(^ von agcur
cHstniit.

Jadis, fatigué de ma course, Etranger égaré là bas, Au bord de
(»»u niilitiue sourcr, Souvent je suspendis nus p;is.

Enivrement des solitudes !

Au seuil du vieux portail fermé, L'aile des douces quiétudes
Rafraîchissait mon front calmé.

Adieu, chagrins et pensers sombres ?

Je sentais — ô ravissement ! — Comme un essaim de chaste
sombres Penché sur mon isolement.

Et quand vers la madone sainte Mon regard montait plein
d'émoi, A ma lèvre expirait la plainte ; L'espoir se réveillait en
moi.

Oh ! c'est qu'alors — heures trop brèves ! — • A travers l'espace incertain, Un rêve, le plus saint des rêves, M'emportait au foyer lointain.

Charme sacré de la prière, Le temps plus vite s'écoula...

J'aime à retourner en arrière Pour revivre ces moments-là !

Oui, souvent je me le rappelle.

Dans mes souvenirs apaisés, La bonne petite chapelle (^ui elate du temps des Croisés !

Louis Fréchette.

LIMOILOU

Non loin de Saint-Malo, la ville aux fiers remparts Que l'Atlantique embrume et bat de toutes parts, Sur un vaste plateau désert et monotone,

NOUVELLES COMPAKAI>OXS ol

Comme l'on on voit tant sur la côte bretonne,

Au coin d'un champ planté d'arbres agonisants,

8c profile un manoir vieux de quatre cents ans.

L'antique logis est de structure maussade,

Et l'on a peine à croire, en voyant sa façade

Et la mesquine tour lui servant de donjon,

(^u'il ait été construit au temps de Jean (ioujon,
Au temps où l'astre d'or qu'on nomme Renaissance
Versait tout son éclat fastueux sur la France.
Depuis déjà longtemps il n'est plus liabité,
Et l'on se sent ému de sa viduité.
Le haut mur qui l'enclôt se lézarde et se gerce ;
Son vitrage est en poudre, et le vent et l'averse
S'engouffrent à travers ses treillages jaunis
Où des essaims d'oiseaux nocturnes font Uur? nid> ;
L'ossature du toit s'affaisse et se disloque ;
Chaque volet s'éraille et pend comme une hique ;
Chaque plancher moisit et craque sous les pas :
Partout où les rayons du soleil n'entrent pas
Librement l'araignée ourdit ses sombres toiles ;
Le soir, par le plafond on compte les étoiles, *
Et l'on voit clignoter aux soliveaux souillés
L'éclair des grands yeux ronds des hiboux éveillés.
Tout cet intérieur vous attriste et vous glace ;
Et bientôt Limoilou ne serait qu'une masse
De délirés à l'aspect sinistre et menaçant,

Et dont n'oserait plus s'approcher le passant,
Si ses murs, aussi froids (>t mornes (pie les tombes.
N'eussent été l>A.tis à l'épreuve des lM>ml)es.

Or, bien ([it^ Limoilou soit près du me géant Où Chate^au-
briand dort bercé par l'Océan, Wivw (ju'il Mit par son Ag(> une
nuijesté saiiitr. L'isolemiMit se l'ait autour tb' son enceini».

52 DLUX corAixs

Seul, parfois, un rêveur, qu'attire Paramo
Avec sa plage d'or, son iiot calme et rythmé.
Erre un instant le long de sa muraille grise ;
S(-ul, quelque jeune peintre étranger, que l'art grise,
S'en vient par la jachère aux arômes exquis
Le contempler de près pour en faire un croquis.
Tristement étonné qu'il fut la résidence
D'un marin qui donna tout un monde à la France.

Quatre siècles ont fui depuis que ce marin S'en vint là repeser
son grand front si serein Et si souvent tourné vers le flambeau
des astres. Depuis ce temjçs. combien de superbes pilastres Ont
été renverses par l'homme ou par l'éclair ? Combien de murs se
sont éparpillés dans l'air Sous le feu de la mine et des artilleries ?
La Bastille est tombée avec les Tuileries ; Cent autres tours, té-
moins d'un duel dont le nom Vibre encor dans les cœurs comme
un coup de canon, Ont croulé sous l'effbrt d'indicibles colères ;
Des couches de granit mille fois séculaires S'éboulèrent du front

de grands caps aux abois ; Les trois quarts du Pérou — lui si riche
autrefois- - S'effondrèrent aux chocs d'un tremblement de terre ;
Enfin, l'île d'Ischia, la moderne Cythère, Disparut récemment
dans une mer qui bout... Et les murs du manoir de Cartier sont
debout, Debout comme le roc d'où Saint-Malo domine L'Océan
dont le Ilot toujours en vain le mine, Debout comme le sont leurs
voisins les menhirs Dont l'âge s'est perdu parmi les souvenirs.
Debout comme la gloire immense et souveraine De celui qui, pre-
nant l'inconnu pour arène, Sans répandre le sang, et la croix sur
le cœur, A promené si loin son pavillon vainqueur.

NOUVELLES COMPARAISONS 03

Limoiloi ! Limoiloi ! malgré l'abîme immense Séparant notre
sol de la terre de France, Malgré l'éloignement et les vapeurs du
Ilot Qui cachent à mes yeux les tours de Saint-Malo, J'aperçois
nettement, h\~l)as, ta silhouette, J'entends parfois, avec l'oreille
du poète, La brise moduler sur l'angle de tes murs, J'écoute tout
auprès murmurer les blés mûrs, Gazouiller les linots, eluiclioter
l'hirondelle Qui vient bâtir son nid au flanc de ta tourelle. Oui,
malgré ta vieillesse et ton isolement. Malgré toute l'horreur de
ton délabrement. Quand je songe à celui dont tu fus l'ermitage, A
celui qui laissa tant de gloire en partage, Et dont les tiers exploits
n'ont pas coûté de sang, Je te vois à travers un prisme
éblouissant.

AV. CHAPMAN'.

Nous allons à présent confronter notre épître de

M. Fréchette avec une épitre de celui qui trace ces

lignes.

A MATTHEW ARNOLD

Plus rapide (jue n'(\st l'aile de la mouette Qui nargue les
gouffres anuu\^,

Emportés par le vol de ta gl(»ir(\ ô []).ète ! Tes chants ont tra-
versé l(\s mers.

Connue je l'ai surahondannnent démontré daius mon
/jdiirc'df, ([\u\\n\ M. I^'i't'elietti' ne i>ille pas les autres, il se
jéilh^ lui-niénu>, à Dreuve, ([u'il a d«'j;\ écrit ceci dans une
piè^-e ;\ Longtellow :

Un soir, tu t'iMivoIas, comme l'oisiau de mer

Ooiit le eouj) iVdih' altier nnri/nc Ir ifniiffW amer, etc.

51 DEUX corAixs

Admirons la fécondité du lauréat^ et continuons à le lire :

Ils sont venus déjà sur nos plages lointaines Où la neige tombe
à flocon,

Nous apporter, avec les doux parfums d'Athènes, Comme un
echo de l'Hélicon.

Ils sont venus souvent, troupe mélodieuse D'oiseaux dorés du
paradis,

Secouer sur nos fronts leur gamme radieuse,

Et nos mains les ont applaudis.

Car, dans ces fiers accents, chacun croyait entendre

La flûte du divin Bion, Et la lyre d'Olen mêler sa note tendre

A la fanfare d'Albion.

Aujourd'hui ce n'est pas ta muse charmeresse Qui franchit
l'océan houleux,

Pour verser un rayon du soleil de la Grèce Sur nos rivages
nébuleux.

C'est toi-même, poète à la vaste envergure

Qui t'arrêtes sur ton chemin,

Pour nous faire admirer ta sereine figure

Et nous tendre ta noble main.

O toi qui, si longtemps, des sources d'Hippocrène T'abreuvais
au flot transparent,

Comme Chateaubriand et Moore, qui t'entraîne

Aux bords glacés du Saint-Laurent ?

Qui dirige tes pas vers ne s montagnes blanches. Vers nos
grands fleuves enrayés,

Vers nos bois sans oiseaux, et dont les avalanches Tordent les
rameaux dépouillés ?

NOUVELLES COMPARAISONS ÔO

A nos traditions bretonnes et norinanh^s

Viens-tu demander leurs scercts ?

Ou r(:^'V<'iller l'essaim des farouches Kfçendes Qui dort au
l'ond de nos ibréts ?

rroynis-tu, (juand, vers nous, sur la vague leïne,

Le vent du lar^»? t'apporta, Voir surgir, à côté d'une autre
Evangéiinc

(Quelque nouvel Hiawatha ?

M. Fi'éclicte s'est encore volo lui-inr'me en prenant la der-
nière stroplie (hms la niOnie pièce à Longfellow, dont je parlais
tont àTlienre, et on l'on pent lire :

Murmurant à la Itrise un cliant OC Hiuwatha, Longtemps je
contemplai \v jlot i\\ \\ Vf,nij)-)rta, () doux (.^Mxniro (V
l'A'äü/f'line.

La seule difference entre ces citations, c'est que dans la pre-
mière le vent du large apporta sur une vagin: féline le poète an-
glais, tandis ([\c dans la dernière JoJiot emporta le poète
américain.

Constatons, une t'ois de [dus, la tocondité du lauréat, et
re[]renons le til de notre lecture :

Oui, sans doute ; c^t (hnant notre nature immense

Ton génie a déjà trouvé Le réjît mcrveilluix, la suhliiu"
romance,

Le pormi^ longtiMiips rêvé.

(^n';m vcil de n)s liiviTs ta i-.uisc ouvre son aile,

(Qu'elle entonne ses eluints hautains,

Kt, répète aux éeh»H, île sa voix solennelle,

Un hvnnie à nos futurs destins.

Qu'elle chante nos lacs, notre climat sauvage,

Nos torrents, nos monts sourcilleux, Nos martyrs, nos grands
noms, et l'héroïque page

Ecris ici par nos aïeux !

Oui, prête-moi ta muse, ô chantre d'Empédocle !

Et chez nous, fils de l'avenir.

Les âges passeront sans ébranler du socle

Le bronze de ton souvenir.

Louis Fréchette.

Après avoir lu la pièce que M. Fréchette adressait à un poète, il
y a quatre ans, lisons celle que j'ai adressée récemment à un ar-
tiste :

A M. ERNEST GAGNON

Ainsi que le glaneur, courbé sur le guéret, Ramasse le blé d'or
égrené dans la plaine, Vous recueillez, joyeux et tout fier de l'au-
baine. Les épis que souvent l'historien, distrait, Laisse derrière
lui choir de sa gerbe pleine.

Vous avez la pitié des choses que l'oubli Recouvre de son flot
ou voile de sa brume ; Et des faits délaissés qu'anima votre
plume. Des feuilletts sur lesquels votre front a pû. On pourrait
faire, ami, maint précieux volume.

A vos eff:orts vaillants de chercheur obstiné Rien ne peut faire échec, nul secret ne résiste ; Et parmi vos travaux, où tant de charme existe, Il en est un, surtout, où vous avez donné Tout l'amour idéal de votre âme d'artiste.

Ce travail, c'est le livre, humble mais précieux. Dans lequel vous mettiez, jadis, frémissant d'aise,

NOUVELLE. ^ COM P AU AISO;;S

— Comme en un riche écrin qu'avec amour on baise,— JjQê tant vieilles cliansons que les nobles aïeux Apportèrent ici de la terre française.

Soyez loué ! soyez loué, savant ami.

D'avoir su par vos soins arracher au naufrage Tous ces liarmoneux vestiges d'un autre âge, Que l'oubli sul)mergeait dc'-jA plus fin'à demi, Kt qui sont un si pur et si bel hérita;^»' !

Ils ont, ces vieux refrains, dans leur rusticitr, Comme un vague parfum des pins de l'Armorifiue, Et résument pour nous la légende homérique (^ue la France, la croix toujours à son côté, Ecrivit de «ton sang sur le sol d'Amérique.

Les premier*, ils ont l'ait tressaillir les échos

Du Saint-Laurent sauvage endormi dans sa gloire.

Et, pleurant la défaite ou cliantant la victoire,

Cent ans ils ont suivi le groupe de liéro^

Dont l(\s faits éclatants rein{)Iissent notr<» histoire.

A travers les forêts., sur les mers, dans les champs. Ils ont
vil)ré partout, les refrains de la (Jaule : Et nos coureurs des bois,
le mousquet à répault\ En ont redit les airs allègres ou touchants.
Des sierras du Mexique aux b:\uqnises du [>ôlc.

Ils sout cointnc^ l'écho j)er lu des anciens jours. Kt nous de-
vons toUj<)urs en garder souviMianee. Tarée que, les ayant ap-
pris dès leur enfance. Nos ancêtres les ont chantés ihuu leurs
amours, D:iiis leur deuil, d.iii •< leur j »ie imi leur désespérance.

Nous ilcvons les 8av»)ir, parce iiue leurs couplets,

Où vibre incessainnuMit um^ note sereint»,

Sont comme les anneaux de rinfran;il>!e chaîne

58 DEUX COrAINS

Qui, malgré l'Océan, doit lier à jamais Notre jeune patrie à la
patrie ancienne.

Nous devons les chérir d'un amour immortel, Parce que sur
nos bords, où les luttes renaissent, Où deux peuples rivaux
souvent se méconnaissent,^ Ils sont pour nous. Français, les
notes de rappel Par qui les vrais amis toujours se reconnaissent.

Et puis, bénissons-les, bénissons leur réveil, Parce que ces re-
frains d'amour ou de vaillance Evoquent dans nos cœurs les
heures d'innocence Où nos mères berçaient notre premier som-
meil A leur mélancolique et naïve cadence.

Non, ils ne devaient pas mourir, ces vieux accents, Ces souve-
nirs si chers dont s'effaçait la trace. Grâce à vous, ils ont pris à

tout foyer leur place. Et toujours, si quelqu'un me les redit, je sens Dans leur rythme frémir l'âme de notre race.

Et quand parfois, le soir, je feuillette, en rêvant, L'œuvre où vous avez mis tant d'âme et de constance. Je comprends que de ceux qui chérissent la France Personne mieux que vous, ô modeste savant. N'a pour elle gardé l'amour et l'espérance.

W. Chapman.

Je crois avoir fait voir au lecteur assez de com-^ paraisons pour le convaincre que, si je barbouille, je le fais à mes dépens.

Aussi, je n'insisterai pas d'avantage sur le ridicule dont M. Frécbette s'est couvert en essayant de faire croire que je ne puis même barbouiller sans avoir recours à son inspiration, et volontiers je cède

NOUVELLES COMI'ARAI SOXS 5Î>

encore, pour ramiisemeiit du lecteur, la parole au lauréat et à sou truclienieut :

M. Frùcliotto. — Cela est tellomoiiit vrai que j'ai dû, quand je les ni mises en recueil, modilicir noiid)re de mes piècespour dépister ce file nr sans pareil. Ainsi ma pièce qui, dans les FleiivH Bormies, porte le titre de Renouvrau, d<?!)Utait originairement par ce vers :

Je j>a8S(iis, Viiutre jour. (Ihhh la I imle déserte.

(^uehiue temps après l'apparition de cette pièce, l'homriie que je plagiais publiait une parodie de ma pièce, qui déltntait j)ar ce pastiche :

L^ autre soir, je iiiarcJiaia .sur la jil'iffe désértr.

Je dus modifier, et ma pièce se lit maintenant :

Il faisait froid, .r errais dans la lande dé.scrle, etc.

Cette explication est aussi maladroite (pie mensongère ; et je vais, en ce <[ui eoueerne les citations (pi'on vient de voir, rétablir les faits sous leur véritable jour, en copiant en entier la [>ri'mière stropie de la pièce de M. Fréchette, (pli comnu'Ucail par le premier vers transcrit [kw le pai"av(. 'nt numéro deux :

Je passais, l'autre jour, dans la lande déserte. Songeant, rêv(>ur distrait, aux Ix^aux jours (>nvcles ; Do givre étincelant la route ét;ut (. 'ouverte, Et le vent s(M'Ouait les arl«r(s (K'solès.

(Juand la poésie contenant la sti-oplie ei-dessusfut publiée, je dis en badinant à M. l'i*éehette que. \u rex[iression Vinitrr jofir, elle ne pouvait èti'e ration-

nellement déclamée en été, la route à cette saison n^étant guère couverte de givre. Je lui dis aussi, mais sérieusement, que Vexi^ressiou je passais impliquait une idée qui ne concordait pas tout à fait avec le contexte, dans lequel le poète songeait, rêveur iJistrait.) aux beaux jours envolés.

— Tu as un peu raison, me dit M. Fréchette, et si, un jour ou l'autre, je réédite m.Q^ Pensées tV Hivers j'y ferai un changement.

De fait, M. Frécliette a modifié plus tard ses Pensées crHiver, — qui sont devenues Sursum Corda dans Pêle-Mêle et Renouveau dans les Fleurs Boréales^— mais il a de beaucoup gauchi la strophe qu'on vient de lire en y mettant II faisait froid. J'errais,

etc., puisque l'on ne va certainement point, l'hiver, quand il fait froid, errer et rêver distraitement dans une lande déserte, surtout dans une lande déserte du Canada.

Ce n'est pas le seul changement que M. Fréchette ait fait aux Pensées d'Hiver, comme on peut s'en convaincre en lisant d'abord Y Opinion Publique de la première semaine de 1873, et ensuite Pêle-Mêle et les Fleurs Boréales.

Le lauréat a enlevé de la pièce originale une strophe, la dernière, ainsi conçue :

D'un nouvel an, demain, va s'éveiller l'aurore ;

XOL' \ 'KLLKS COMPARAISONS (j)

Frère?, saluons-le par un hymne d'espoir. L'âme la plus en deuil peut relire encore. Le soleil luit toujours derrière le ciel noir,

M. Fréchette avait pris l'idée de cette strophe dans la pièce de Lowell intitulée The Rising Day dont les derniers vers se lisent :

Thy fate is the common lot of all.

Into each life some rain must fall.

Be still, sad heart ! and cease repining. Behind the clouds is the sun still shining.

Le poète américain s'était donc borné à traduire le dernier vers du barde américain, puisqu'il avait dit :

Le soleil luit toujours derrière le ciel noir.

Comme on voit, si M. Frécliette n'avait pas eu besoin pour son dernier A'crs d'une rime masculine, il aurait écrit den-'uTc les midjes au lieu de derrière le ciel noir.

Ayant fait remarquer au futur lauréat qu'une pareille distraction à l'endroit du poète américain pouvait lui jouer un iiniuvais tour, il admit nn\ remarque avec un sourire.

Et voilà pourquoi le soleil de Longfellow brille dans Pèlc-Mch' et les Fleurs Boréales par son absence. Et voilà aussi]Oiiirqu()i le poète national, pour nu^ récompenser du service que je voulais lui reiulre en le mettant sur ses ^*ardes à })ropos du

62 DEUX corAixs

bien d'autrui, me reproche de l'avoir imité, il y a vingt ans, en écrivant cette pauvre strophe :

.L'autre soir, je marchais sur la plage déserte,

Perdu sous l'ombre des bouleaux, Le regard dans les t.ieux, et l'oreille entr'ou verte Aux bruits harmonieux des Ilots.

UN INCIDENT

Un homme qui se trouva diablement embêté, ee fut Sauvalle, le jour où, répliquant au poète imt'un'il^ qui avait clierdié à taire croire que j'étais un partait étranger pour son copain, je déclarai, comme on l'a vu ailleurs, qu'il me connaissait depuis six ans, et qu'au mois d'avril dernier il m'avait cdiaudement consrnitulé d'avoir aplati M. Fr.'cliette dans mon livre Le Lauréat.

Aussi, le paravent Xo 2, de crainte que ma révélation ne lui l'îl jH'rdre les laveurs de M. Frécliette, — qui le paie quelquefois pour lui faire cliaiiter ses louanges, — se liTita-t-il de nici- dans la Patrie qu'il m'eût jamais félicité d'avoir t'crit contre l'auteurde la Lcfjendc d'un Peuple.

Il admit, par exemple, (pril nie connaissait de[»uis plusieurs années, et, cette admission faite, il atlirma ([n'il m'aNait riMidu le servici^ d'iM-rirt' dans la P>itrie

des lignes bienveillantes sur mon volume de vers Les Feuilles (V Erable^ et que c'était sans doute pour le récompenser de ce service que je cherchais à le brouiller avec son vieil ami Fréchette.

En face d'un pareil mensonge, je lançai à Sauvalle un défi : je m'engageai, s'il pouvait montrer dans la Patrie dix lignes quelconques écrites pour saluer l'apparition de mes Feuilles (V Erable^ à déclarer publiquement que j'avais menti en affirmant qu'il m'avait félicité relativement à la publication de mon Lauréat.

Le paravent i^o 2 eut bien soin, et pour cause, de ne pas accepter mon défi, et se contenta de répondre qu'il avait oublié à quelle date il avait écrit sur mes Feuilles tV Erable, que la production des lignes bienveillantes auxquelles il avait fait allusion n'importait guère au public, qu'il lui suffisait de savoir qu'elles avaient été publiées, que je lui avais écrit une lettre pour le remercier de ces lignes, qu'il n'avait plus cette lettre, parce qu'on ne garde pas les lettres (V uu, Chapmav, patati, patata.

Cette réponse démontra clairement que Sauvalle ne disait pas la vérité, et plusieurs journaux, notamment le Courrier du Cana-

du, la Vérité et la Croix de Montréal, le sommèrent de montrer l'appréciation (|u'il prétendait avoir faite de mon volume de vers, ou, sinon, de se résigner à passer pour un menteur.

rx INCIDENT (jô

Ainsi forcé de s'exécuter, bien qu'il eût déclaré g h on ne (j<ir(l(: pas les lettres iVnn CJuipnKin^ il cxliibiu pour me confondre, un billet écrit de ma main en 1889 et cinq lignes d'une réclame que j'avais rédigée moi-même pour annoncer que je devais publier prochainement un recueil de poésies.

La production de tels documents pour me combattre eut l'inévitable résultat que Sauvalle aurait pu prévoir, si ma dénonciation ne lui eût i»as t'ait perdre la trte, et M. Cliapais, mis en cause dans ce débat, accueillit les preuves du défenseur de M. Fréchette par un article qui lit voir, comme on dit. trente-six chandelles aux deux copains, et qui se lit ainsi :

" Conspué, défié, acculé, stigmatisé, cravaché comme un impudent mentiMir, Tinestimable Paul- Marc Sauvalle a essayé de se redresser sous les coups qui cinglaient son échine.

" La Patrie de samedi nous apporte le résultat de ce suprême efibr.

^' Il faut lire cela pour avoir une idée de l'etondre. ment du personnage.

"Il essaie de lieaner, de grimacer, (K- taii'cle pitre et le paillasse.

*' Mais tout cela est ratt' ; les t'ai'ees niant[Ueut Je

gaieté, et les grelots rendent un son funèbre. Il y a du sang sous la farine et des éclijmoses sous les paillettes.

" Coulé, Sauvalle !

^'Blessé à mort, le copain du lauréat!

" Franclienient, il aurait mieux fait de se taire, car son essai d'explication l'enfonce encore davantage.

"ïTous lui disions : Prouvez, prouvez que vous avez -écrit dans la Patrie une appréciation bienveillante <lu livre de M. Chapman, Les Feuilles (V Erable.

"Et, poussé à bout par nos défis, hurlant de douleur sous les coups de fouet qui lui balafraient la face, savez -vous ce qu'il nous jette en guise de preuve ?

" Une annonce banale, comme en font d'ordinaire les éditeurs, les imprimeurs et les auteurs, une annonce écrite par M. Chapman lui-même, et publiée simultanément par plusieurs journaux, neuf mois avant apparition du volume.

"Mais, ici, nous allons laisser la parole à M. Chapman, qui nous ^Drie de publier, à l'adresse de M. Sauvalle, les lignes suivantes :

A MARC SAUVALLE

Monsieur le paravent îs'o 2,

Vous avez écrit ce qui suit dans la Patrie du 30

juin dernier :

Il est vrai que jo connais Cli'.ipnim dopiiis six ans ; mais, pour ma part, je n'aurais pas voulu lui rappeler la date de

U.V IN'(IDEN'J ()7

cotte connaissance ; le pauvre diahle ne rencontrait plus alors «le pili.' rjue clu'z uu rarj noyau de confrères ayant encore la compassion di' Taider «luelquet'ois à sortir de l'ornière. J'étais du nombre de ces sauveteurs. Il habitait à 8t-Jcan et venait de publier ses Fetiillea d' Knihle ; j'eus h» bonté d'écrire dans la l*ntrir (jud'iurs lignes bienveillantes dont il me sut gré dans une letttr triste au cours de laquelle il se plaignait de l'ingratitude des conservateurs qii nconsentaicnt inême [as à j)ublier ses accusés de réception adressés tout faits jiar lui à leurs journau.x.

Il iii'en remercie aujounlliui à sa fayon en essayant de me brouiller avec un n vi(il aini Frécbette au moyen du plus odieux et du J)lus faux des racontais.

J'ai répor.du à ce qu'ion vient de liie par ceci :

\ous menl(z, M. le i arav(nt No 'J.

Toutefois, si vous montrez dans la l*atri<\ je ne dis pas cin<[lignes bienveillantes, mais cinq lignes «luelconciues, de vons ou de n'importe qui, relativement à l'apparition de mes FruillrH d'Ereble, je m'engage à tléclarer dans le journal mûne de M. IJeaugrand ({ue tout ce que j'ai dit à [ropos de vos félicitations sur la pul>lication de mon Laurhit < si fau.x et mensong(M'.

Si vous n'êtes pas uu menteur, vous avez là, n'est-ce pas. une Ik'Iic occasion de me confondre et de vous justitier visà \ is de voti-e air.i M. Kréchctte.

A[)rès avoir allinn»' (pio vous aviez ('erit (piolopies liii-ncs bienveillantes sur moi» livre (pii venait <lo paraîti'e, alors (pie j'habitais Saint-eK'an, \ous a]>porlez <lans la Viilr^ de sanuMîi dernier cette pièce iorinidable junir ni'éerascr :

68 DEUX COPAIXS

" Et maintenant à mon tour !

" Eh bien, ces cinq lignes, les voici, il y en a juste cinq bien comptées, relatives à l'apparition des-

Feiillrs (VERnidc :

Tous ceux qui slntérressent à notre l'ttéiMturc apprendront avec plaisir que M. Chapnian, poète canadien, doit publier prochainement un volume de poésies, la plupart inédites, intitulées Feuilles iV Krahle.

" Ces cinq lignes se trouvent dans la Patrie du 28 juin 1889. "

Et vous êtes assez naïf, M. le paravent IsTo 2, pour espérer qu'avec ces cinq lignes-là vous allez faire croire que vous n'êtes pas un menteur !

Mais ces cinq lignes que vous venez de citer n'annonçaient aucunement que mes Feuilles <l^ Erable venaient de faire leur apparition.

D'ailleurs, vous ne pouviez pas annoncer l'apparition de mes Feailles (VERahle le 28 juin 1889, puisqu'elles n'ont yaru qae neaf mois yhis tard, à la fil) (le mars 1890, comme je vais le prouver tout de suite en citant le Morale et le National de la même année.

Lisez d'abord ce que le National du 5 avril disait relativement à l'apparition de mon livre :

Un signe du printemps. Nous avons déjà des feuilles (V érable.

UN INMDEN'T oo

Seulement, il ne faut pas aller les enlever au bois, mais allez voir nos libraires, où elles brillent dans tout leur éclat dans 1(joli recueil de vers (lue vient de publier sous le titre notre excellent porte canadien, ^f. W. C Chapman, etc.

Comme vous voyez, M. le paravent X0 2, si vous (lisiez vrai en affirmant que vous avez écrit quelques lignes bienveillantes relatives à l'apparition de mes Fables qui, d'après vous, parurent dans le cours de l'été 1889, il serait difficile de comprendre comment le National il pouvait laisser entendre qu'à l'époque où mon livre fut mis en vente chez les libraires il n'y avait pas encore de feuilles sur les érables.

Lisons maintenant ce que le Moirh: disait à la date du 1er avril 1890 :

Nous accusons réception d'un volume de poésies intitulé recueil/rs (V HraJ>lf,({UO notn- forte mo!Un':ilais."M.W Chapman, vient de publier.

Ce Volume, annoncé de] is longtemps avec beaucoup d'éloges et d'éclat |car la presse canadienne, n'a pas anticipé l'attente de notre]petit monde littéraire ; bien au contraire. il a causé une agréable surprise aux souscripteurs, «]ui voient un ûntcMiant en son auteur l'émule de M. Fréchet. etc.

Non, M. Il' paravent Xo 2, mon livn' n'a pas paru dans Vvir de 18So : et les ciini lanu'uses ligues et bi K'ttre qiu' vous venez de n^produire démontrent tout simplenuMit «pTuii de mes amis, M. (ïodiu, a t'ait publiei- dans hi /"//r/f et les autres journaux de

DEUX corAixs

Montréal, à propos d'un livre qui devait paraître et non qui avait paru, une annonce que j'avais rédigée inoi-merne.

An reste, ce qui établit bien la vérité de ce que j'avance, M. le paravent 'No 2, c'est que le Monde a publié, le même jour que la Tatric^ les mêmes cinq lignes avec lesquelles vous venez de me foudroj'er et qui se lisent ainsi :

Tous ceux qui s'intéressent à notre lilterature apprendront avec plaisir que notjo poète montréalais, M. W. Chapman, doit publier prochainement un volume de poésies, la plupart inédites, sous le titre de FeAiilles <V Erable.

Vous n'êtes pas seulement capable, M. le paravent ISTo 2, d'établir que vous avez eu la bienveillance de reproduire d'un autre journal les fameuses cinq lignes, puisqu'elles ont paru simultanément dans la Patrie et le Monde, à la demande de M. Godin, à qui vous avez, en réalité, rendu le service que vous me reprochez.

Je vous répète donc ce que je vous ai dit plusieurs fois, et ce que les cinq lignes que vous venez de montrer ont encore prouvé si clairement :

En affirmant que vous avez écrit pour moi quelque chose, à l'époque où parurent les Feuilles <r Erable^ vous avez menti.

Votre, etc.,

W. Chapman.

UN IN'CIDKNT

^' La (lémon.striition est com[])l(*tc'.

"M. San valle avait dit : " Chapnian habitait à St- " Jean aive-naît <lej>iihlier ses Feuilles d' Eruhle ; j'eus "• hi hou té (l'écriture, dans l' " P'itrii' quelques liiciu's " bienveillantes dont il me sut 2:i'é."

" Done M. Sauvalle afHnnait (|u'il ac<fit érritihins la " Piitrie"\\ (i>i momeid on les '•" Feuilles <l' ErahW veno/ieiii <le ;>7/v/i^, ([uelqucs mots d'appréuiation élogicuse de ee reecil.

'• Eh bien ! c'est faux.

^' Lqs FenilJrs (TFnfhlc ont ('té })ublit'es en nuirs 1(800, et la Patrie n'a publié aucune appréciation de ce volume.

" Qinint à rainionee, àla réclame banale du i^s juin 1881>, à hupielle M. Sauvalle s'ai-erohc comme un homnu' ([iii se noie, elle ne j>eut constituer un»' appréciation l)ien\\'illante d'un livre <[ui n'a \\ii le jour ([Ue ranui'e suix'ante. l^t, de plus, ce n'e-t pa< M. Sauvalle, c'est M. Chopinan (pii Ta écrite. Le paras'i'Ut iniinéi'o deux en louiMiit lui-mr'ine la preu\\'e avec une naï\\et(' plK'nonn'nale. Il publie br'lcnu'Ut une lettre de M. ('liaäunnn, ([ui (H)niplélt' nier\\'eilleusement la dé-monstration de son nu-Misonicc. Kn effet, on lit dans cette KMtre, après les renn-reie-nienls obliu:«s yowv l'inseilion de la r.'elann', les li»MU\\s sui\\'antes :

M. Godin était allé porter Ventrefilet que je vous ai expédié à la rédaction de la Presse, et la rédaction lui a refusé net

Encore une fois, mille fois niorel pour avoir mis ma réclame dans un endroit coisjAcuous.

" Est-ce assez clair ?

" M. Cliapraan, par son associé M. Godin, fait publier au mois de juin 1889, dans le MonfrJe^ la Patrie, la Presse, une réclame annonçant la publication prochaine de son r.^cue*1 de vers.

*• Et AT. Sauvalle aux abois s'empare aujourd'hui de cette réclame réligée par 31. Chipmnn et publiée en juin 1889, pour prouver que lui, Saiivalle, a écrit dans la Patrie une apprér-iation/ bienveillante du volume de Chapman para sen."eynpïd neaj mois plus tard, en mars 1890.

^' Voyons, comment trouvez-vous l'individu ?

*' Pour démontrer qu'il n'a pas menti, il cite une lettre qu'il établit son mensonge d'une manière éclatante.

" Pour prouver qu'il a loué les Feuilles <r Erable parues en 1890, il produit une réclame du mois de juin 1889, rédigée par M. Chapman lui-même.

" ^'est-ce pas qu'il est joli, le Sauvalle ?

" Que dites-vous de cette impudence, de cette audace et de ce monumental toupet?

UX IXCIDKNT

" Mais ce n'est pas tout.

'• IVnJiUit ([ue nous avons le SauvalK' au bout des doigts, réglons avec lui notre compte personnel.

" M. Sauvalle a affirmé (pi'il ikjus a adressé une lettre, avec prière de la publier.

'•Xous n'avons jaiuais reçu telle lettre. Nous croyons fpie AT, Sauvalle a dit taux dans ce cas comme dans l'autre.

^' Et nous lui avons demandé de prouver l'envoi de <ette lettre.

"Xous sommon."^ de nouveau M. S.iuvallr tir .s'exécuteM*.

" A-t-il un rei-ii do la lettre?

" (Ju'il Texhibe !

•• -Nfais, [nir exemple, ([u'il n"ap]orte [a>uu reçu de 1(S80 pour prouver (pfil nous a envoyé uno lettre en

" Ces pr(Mivi'-;-là ue prennent i).i«i dan< notr ' J^ays.

" Xous sommes si arriérées !

"" Xou, ce ([u'il nous faut, c'est un r.';u du .'>,du •'» ou 7 Juillet lsr)4.

" A ni oins (pie NE. Sauwdle n ' puMie ee reçu, nou^ tenons (pi'il a commis cette lois un mensonge aussi

impudent que celui qu'il a conlmi^^ à propos de& Femlles<rEr<ihle.

" Allons, estimable Sauvalle, montrez votre reçu.""

En même temps que M. Chapais, M. Tarcliveî publia les lignes suivantes, qui sont, comme on le verra, loin d'équivaloir à un certiicac d'honnêteté :

"Voulant faire une mauvaise plaisanterie, M. Sauvalle aflirma, dans la Patrie du 16 juin, ce qui suit :

Or, il (M. Cliapinaii) écrit " la suite aw prochain numéro", et le typographe, né malin, lui fait dire : " \n fuite au prochain numéro."

"La vérité, c'est que M. Chapman avait écrit à suivre et que uotre typographe avait mis à suivre. M. Sauvalle mentait froide-ment, sans l'ombre d'une excuse, en intentant, purement et simplement, une faute typographique que la Vérité n'avait pas commise.

"ÎtTous lui avons signalé son mensonge, mais, au lieu de se rétracter, il fait le mort.

"Dans la Patrie du 7 juillet, M. Sauvalle affirma ce qui suit :

Je viens do lui envoyer (à 'M. Chapais) la lettre suivante avec prière de la publier.

-lu cas où cette sainte âme s'y refu3€rait, je communique d'avance la missive à mes lecteurs.

UN IN'CIDENT i ■>

" Or M. Cliapais Jéclaro sur riionneiir qiu' c'e.^t faux, qu'il n'a jamais reçu aucune telle lettre «If M. San val le.

" Celui-ci, mis au (K'fi par le directeur du Courrier <lii Coiiatlii d'exiber le reçu qu'il n'aurait pas manqué de demander au bureau

de poste, si n'elleinent il avait envov   cette lettre, a dû taire le mort encore une fois. De toute évidence,M.Sauvallea simplement publié dans la P  itrie la lettre qu'il prétendait avoir envoyée    M. Chapais.

" Deuxième mensonge.

"Entin, dans la Patrie du 30 juin, M. Sauvalle afHrme ce (pii suit :

n (M. Cliapin:in) h:il>it:iit    S:\int-Jc;in ir \ I.NAIT Di; l'iULL-KR ?os Feuii/es (T Krahlf. J'riis la fnmf   (V  criic thfii< l.i Patrie (ine/(jf(  s lif/nrs hifnrfil/inili s, etc,"

"M. Cliapman nia ([Ur M. Sauvalle eut écrit do telles lignes.

" Cette l'ois, maître S;in\alK', au lieu di- taire le mort pour cacher son mensonge, se (h  nne des airs de vain<[ueui' toujours j)our cacluu* son mensonge. Car ma  ti'e Sauvalle a bien menti cette t'oi-sci, comme l(\s aut i-es.

"Après a\'oir long(enq)s cherclit- daii> la Ptttriey

il trouve ([uoi ? Une r  clanK^'-annoiu'e, publiée

nt'iff mois AVANT i/aim'arition   Ics FcolUs   l'Epifl  e^

  crite non p/rr M. Sf/valle, muis iwr M. Chap  naa lui- me me !
!

" C'est-  dire qu'eu affirmant que les Feuilles d' Erable VEXAIENT (le paraître et qu'il eut la bonté d'écrire,    cette occasion, quelques lignes bienveillantes, M. Sauvalle a proféré un mensonge, tout comme il a menti en nous attribuant une faute typographique qui n'a pas figuré dans nos colonnes et en préten-

dant avoir envoyé à M. Cliapais une lettre qu'il n'a jamais mise à la poste.

" Trois mensonges dans trois semaines ! "

Il va de soi qu'après un pareil éreintement Marc Sauvalle n'eut pas envie de regimber, et voici tout ce que le défenseur de M. Fréchette put articuler on s' éloignant pour aller se cacher :

Jusqu'à ce que Chapman se soit exécuté et ait fait publier l'attestatiou de son mensonge, il est déqualifie- et ne mérite pas qu'on s'occupe de lui.

Et le Courrier il II Cinnii/ii répondit aux lignes que je viens de reproduire de la Fntrie par celles-ci :

" Savez-vous la nouvelle?... Chapman est déqualifié !!

— " Comment, déqualifié ?

— " Oui, déqualifié !

UN l.\(Il'l.NT ii

— " Mais déqualifié par qui ?

— " Déqualifié |)ar. . . rin('oniiiiieiisural)k' Paul- Marc Sauvalle, l'iouiinc (|ui prétend avoir écrit eu 1880 une appréciation Inonveillante d'un livre paru <in 1890.

" Cesgcns-là ont do Taudace, allez !

" Pris en flagrant délit <lc mensonge, convaincu <ravoir voulu troin[]er le public, confondu par les dates, par les faits, par les pièces mêmes qu'il a pro- <luites, maître Sauvalle porte des jugements de déqualification.

" Il faut lire cela pour avoir une idée de son impudence :

.lusfju'à ce (Hic CliMinuMii se soit exécuté et ait l'ait i>ul>Ii('r
rattestîtioii (le son inenson<j:(' il est déqualilié (^t ne mérite pas
«m'on s'occupe de lui.

" YoW'A la réponse de ce bateleur à la lettre écrasante (le M.
Chapman, et à l'articK' du ('(nirrirr '/>'

" Ou lu' >au l'ail ax'ouei- pluselaii'cmeut son inipuissauéc à
soi-tir du pt'l riu.

*' Nalui'ellfuieii pas un mot de la lameuse lettre que M.
Sau\all(> a pi-('teiidu nous avoir iMi\oyée. et <pie nous n'a\'ons
p.is riMue.

" Quand vous proposez-vous de tirer ce point au clair, M. Sau-
valle? "

Mare Sauvalle n'a pas encore tiré ce point-là au clair, pas plus
qu'il n'a montré l'appréciation qu'il prétend avoir faite de mes
Fen'dles (V Erable, et si son copain n'existait pas, le rédacteur de
la Patrie serait certainement le plus grand menteur du (-anada.

LA BASTIDE ROUGE

Continuation de l'INTERVIEW

Ecoutons à présent rexplication que M. Frocliotto va donner à
son truclienient sur son plagiat de la Bdstnic liougc. :

M. Saîimlle. — Cliapnian — pavdcn, votre onij'iuntuur — vous
accuse aussi «l'avejir, diins une ce rtainc pièce de Ihéâtr», copié

des fragments de dialogues dans un roman d'Klie Hirtlict intitulé Lfi BaMide JUjfi;/e.

M. Fréc/irUc. — J'ai été beaucoup plus loin ; j'ai tlrannUisé tcut le volume. Ottc accusation, j'en ai fait justice dans le temps, et j(> ne saclu* pas que j'aie été considéré e<tmme un voleur depuis ('((te époque. Uenuttre au jour cette risiMe affaire n'est <iu"une]<erlidie, toute jugée d'avance, qui témoigne suilout de l'impuissance où l'on (st de trouver quelque eli(<?e de sérieux Ame reproelier ; et si je prends la peim^ d'(n(r(r dans de nouv(lh's explications là-(Ussus, c'est tout simj)Iem(lit pour l'ae-tiuit «le ma réputation auprès de mes ccmj atriotes de France étai)lis récemment dans le pays, et (gui m'IioiH r(.nt de leur tstime.

N'ocici la cli(se (n {](u\ mois. Kn ISSU. j';\v;ns A l'étutle un

8o DIUX COraINS

drame historique intitulé Papiuea'u, et mon associé Jehin-Prnme et moi, nous nous demandions si la machine pourrait tenir l'affiiche durant les six jours pour lesquels la salle était louée. C'était deux . semaines seulement avant la première. Xous assemblâmes nos acteurs amateurs, et il fut convenu que je dramatiserais la Bastide Bouge d'Elic Berthet, qu'on l'imprimerait et qu'on répéterait au fur et à mesure que je pourrais livrer un acte.

Au(;un mystère en tout cela-: M. Prume, M. McGown, M. Chs Lebelle, M. Brazeau, M. Louis Lebelle, M. Dufour sont encore pleins de vie et peuvent endosser ma déclaration. Restait à décider si nous mettrions le nom d'Elie Berthet sur la brochuTC et sur l'affiche. On fut unanime dans la négative, attendu que le succès d'une pièce faite et montée dans ces conditions était loin

d'être assuré, et que c'eût été une injustice de faire courir aucun risque à l'auteur sans sa permission.

Parce que M. Frécliette a le toupet de donner une pareille explication, en face d'anciens camarades qui, par pitié, ne le démentiront pas, il croit pouvoir se disculper de l'accusation que j'ai portée contre lui à propos de la Bastide Bouge.

Le lauréat se fourre le doigt dans l'œil jusqu'à la deuxième phalange, et les citations que je vais faire de différents journaux de l'époque vont prouver qu'il ne s'est pas borné à mettre le nom de V Exilé ou celui du Retour de V Exilé sur l'affiche, mais qu'il en fait faire l'éloge dans son propre organe *Patrie*, qu'il a, sans lèvres desserrer, laissé même les rédacteurs des feuilles conservatrices, trompés

LA JIA^{TID}i: i:ou<iE 8]

par ses n'clains de charlatan, dire tout le bien qu'ils pensaient de son prétendu drame.

Et remarquons bien que chaque fois que M. Fréchette fit louer par la *Presse Pajinenu* et *VJExflé*, qu'il nous a fait de grands éloges fut pour le dernier, qui, au fait, valait, sous le rapport de l'invention et du style, dix fois mieux que le premier.

Lisons d'abord ce que la *Patrie* publiait le 12 avril 1880, c'est-à-dire deux mois avant la première représentation du *Retour de V Exilé*:

M. Frécliette est un excellent écrivain (récrire un nouveau drame qui aura pour titre, *Les Crépuscules*, et qui sera représenté alternativement avec *Le Rapin* au Théâtre-Ivoyal à partir du mois de mai.

Nous précisons à l'ami un succès matériel, <]u'ii m'-riti; tant et à ni j u ut r titre, ci nous saluons en lui le fondateur du drame franco-canadien (t du théâtre national.

Où en est maintenant M. Fréchette avec la déclaration ([u'il vient de faire à >nn copain ?

Après rm'il a attiré le soleil l'été iruNoii- v\\ (pie (piinxe jours — ([inze jours avant la première représentation de V Exilé — pour dramatiser la Bustinle Join/i. le jnni'nal la P'ifrit\ v\\ prouant ([u'il travaillait, d('s U' 12 avril, à cette pit'ce, — (pii devait être jout'e polir la première fois le S juin suivant, — vient de donner à M. l'^n'elietti» le]dus

82 DIUX COPAINS

durable certificat de menteur que j'aurais voulu lui décerner moi-même.

Le 5 mai, un mois et plus avant la première de V Exilé, la P(//?^e revenait à la charge et publiait l'ébourifante réclame suivante, écrite probablement par M. Fréchette lui-même :

L'art dramatique a été peu cultivé jusqu'ici par nos hommes de lettres. Ce ne sont cependant pas les sujets qui font défaut. Notre Canada français a ses annales glorieuses, et notre société canadienne ses ridicules particuliers, où l'on trouverait des matériaux abondants pour la création d'un théâtre national.

C'est là que M. Fréchette a recueilli le sujet des deux drames qu'il est sur le point de soumettre à l'appréciation du public.

Le Retour de V Exilé, dont la presse a fait mention, est maintenant terminé et sera produit alternativement avec Papineau

dans le cours d'une série de représentations qui auront lieu au Théâtre Royal vers la fin du mois.

Cette pièce dramatique, comme son aînée, est parfaitement réussie. M. Fréchette y a fait preuve d'un talent dramatique hors ligne et d'une connaissance complète des ressorts de la scène. L'intrigue est conduite avec une rare habileté ; l'auditeur s'étonne de la facilité avec laquelle l'auteur réussit à dérouler sa trame compliquée avec art et incidents et de situations aussi variées qu'émouvantes, qui s'enchaînent et se succèdent d'une manière irréprochable. L'intérêt est très bien soutenu dans tout le cours de la pièce, et le dénouement admirablement ménagé.

Comme études de mœurs canadiennes, *Le Retour de V Exilé* ne

LA LIAISON D'UN CŒUR S'Ï

laisse rien à désirer. Les caractères y sont dessinés de main de maître, et le dialogue, tantôt pathétique et d'une éloquence entraînante, tantôt vif et pétillant, se déroule avec un naturel charmant.

Kii t'ice (U' preuves au.ssi fond royautés que le sont 1rs citations ci-dessus, qu'est-ce (que va dire la colonie française de Montréal, à qui ^f. Fin^'cliette devait, il'après lui, r('X)licati(.).u ([Uc Ton sait, p mr Vn'-tinlf fie s<t ré pli t(iti,ii /

La iv[nitatioi de M. 1^'ivcliette !

Jic '24 mai, M. L,-<). David, odieusement induit •cMi erreur par le lutui* lauréat ou (quelqu'un dr seamis, faisait dans Y Opinion Pifhli juc ra[q)réciatiou suivante de V Exilé, (pii était terminée le 6 mai et peut-être longtemps ii\ant cette date, imisque M. Frécliette n'a\ait fait (pie transci'ire la U>isti>le RoiUje :

\.v lletuiir (!<• l' l'ifili , ^i^w nous n'avnu.s j);i.s «ntriidii, rsi, tlit-uii, aiiph-'uuii', sous certains raj)p(»rts, îl J'apinr m.

Les d(Hix pièces seront jouées à l:i lin de e.^ mois A Montréal et à l^uél)(»(' le soir d(> la S;u"nt-Je:in-HMi>t iste vt les join-s suivants.

On p(UL s'attendic à une v/ritaMe tVte litl* r.iii i' ; c c sei;i lli nnaissance ou le haplènie du drame euuM lien.

()n a \n d;ni< mon L'Oirént comment ci* l)daptème liltt'raiiH' fut administ r«", — non pa^ au 'Piiéativ Uoval eonnne Tavait d'abord projeté Nf. Fréchette,

s 4 DF.UX COPAIXS

mais il r Académie de Musique, — et l'on saura plus loin pourquoi le lauréat et ses acteurs ne sont pas Avenus renouveler leur farce à Québec, le jour de la Saint-Jean-Baptiste elles jours siùvcdUs.

Sans doute, les citations que je viens de faire de la Patrie sont surabondantes pour démontrer que M. Fréchette est l'un des plus grands menteurs qui aient jamais tenu une plume dans n'importe quel pays du monde, et je n'ai nullement besoin d'autres documents pour le confondre. Cependant, comme je tiens à le châtier, comme il faut, d'avoir mis autant d'audace à mentir qu'il en a mis à voler, je vais lui remettre sous les yeux certains trucs dont il s'est servi pour tâcher de faire réussir V Exile, ainsi que certains pavés qui lui furent lancés le jour où l'on découvrit qu'il n'était qu'un vulgaire imposteur.

A cette fin, je cite ce que disait la Patrie du 9 ■ juin dans son compte rendu de la première représentation du Betour de V Exi-

lé, donnée deux mois après avoir été annoncée et moussée dans le même journal :

Après la première de Pajneau la première de VExilé. Après le succès de lundi le succès de mardi. Certes, deux premières en deux jours. M. Fréchette fait bien les choses. Xous avons parlé si souvent de V Exilé que nous n'entreprendrons pas de parler de ses mérites littéraires. La charpente du drame est forte, élégante et durable, le dialogue est vif, mouvementé, et il y a dans chaque scène cette lerve et cette

i.A lîASTiDE koU(;f: 85

énerrjic, de laih/ue qui distini/uf^nt \c Htrlr de M. Fitclietto. Iv.'i scène se passe à Québec, et l'intri^aie roule sur l'arrivée inattendue d'un Canadien (lui a quitté son pays depuis vingt ans et <iui vient réclamer à un int<'n<lant infidèle sa fnrttine qu'il lui a confiée avant son départ. Tu p«'u l'intrij^ue des Cloches de C.or-nevillr !

Eiiteiuloz-vous V Un peu rintrii;MU' des Cloches <le

Conier/illr. !

Poun^iioi pas riiitriiiiMU' de la Biist'nlc 7^"/'/'t' <rElie lJcrt-
liet ?

M. Fréclietto cspt'rait, n'est-ce pas, (|u\''ii avouant que le nn'-rite de son m nvre dramatique ne dépassait pas, (juant à roi'ii;-inalité, celui des Cloches <le Cor/iedlle, le pul)lie croiait })lus aisément (pTil ('tait le véritable auteur du Rctiniv <lr. l'ExHi'.

\ a-l-il dans la laniiMie Iran(;ai>e un niol ["MHpeindre une nareille liahler'u^ ?

M. Fi-t'eli('ti' ne se contenta point de taire »-li anter U's louanges de rautenr de V K.ri/c dans son propre joiunal, de laisser ((Mîtes les autres téuilK's montréalaises taire chorus aprt's la P<i(r>r:\ jioussa l'audace et le ridicule jusipi'à or^^aniser une chnpu- ipii devait, à cluKiUt' rc|ir«'sentation de cidtc piccj, l'appclei' sur la seèiie |>onr lui lu^rder de la r('s:ne s«Mis le nez.

Et la résiiu', de lait, l'ut briMée à ju-otusion s ni^hi noldc narine du hinrciif^ comme oîi peut en juger

ÇC) DEUX COrAINS

encore par la Pairie^ qui, après avoir fait un éloge à tout casser de la première de V E.rilè^ ajoutait ceci :

Soninic toute, représentation spleiidide d'iui drame fortement eomposé et ôlégimment écrit.

]r. riécliette fut appelé sur la scène, à la fin du cinquième acte, et reçut une nouvelle ovation de Li part du public enthousiaste,

Si M. Frécliette n'eût pas été un prétentieux imposteur, ça aurait été, n'est-ce pas, le bon moment — la première fois qu'on l'appela sur la scène — de déclarer qu'il n'était pas l'auteur de la pièce qu'on applaudissait avec tant de confiance et d'enthousiasme.

Mais son stupide amour de la gloriole se révolta à l'idée qu'il lui faudrait renoncer aux applaudissements qu'on lui prodiguait comme dramaturge ; il laissa le public croire, toujours plein d'une admiration sincère et fervente, qu'il avait réellement écrit VE.Cflé, et, le surlendemain soir de la première représentation, il vint encore renifler toute la résine que ses claqueurs à gages

purent brûler aux feux de la rampe sans rasph3^xier. Et voici ce que la Patrie publiait encore à la date du 12 :

Salle comble hier encore, à l'Académie de Musique, en dépit du mauvais temps, pour la deuxième de V Exilé.

Evidemment le public montréalais tient à cajoler M. Fréchette et les artistes qui l'ont si bien secondé pen Tant

LA IJASTIDK r.or<;E 87

CL'itO SCmniUQ inriitoriibl r <\aus Ics :Ulll:ll('S (I< • 1:1 lit î
'îmI n !c

fjinadienno.

^r. Fréclietta (jtc Jipp(>lc à ;::raiKls cris coinine (It'coiiluiiK'.
car 1(» piiMic a pris l'hahitude d'applaiKUr les artistes, mnis cIo
lie .jamais oublii'i- Vante nr.

Même k la (leuxit'ine do Y Kx'iU\ il v\vi L-tv l'icoïc temps
pour W. Frecliotto d'avoii'i' «jifil avait copi»,* .son proteiidu
drame <lans Is H'isUtlc lionje, alors qu'il y avait foule et qu'il n'y
avait i>lus a eraiiidre pour Bertliet l'insuccès dont il nous a
i>arl('.

La fiè\re incurable de l'infatuation cette fois encore lui paraly-
sa la langue, et, [»aiitin dont >a chupie organisée tirait les
iieelles, il revint, la Ijoucho en e(eur, taire force saluades à l'audi-
toire ravi d'admiration, [»uisse retira à reculons, ti>uJours la
houelie en c(eur, empocher, l.ii m<i''ii bn'tfcinatt rmroiey les
sous que venait de lui rapp(^rtor une repri'sentation domn'e,
comme la [n/'eiMU-iite. dans des conditions si honorables.

La Mincir,-^ (jni n'a\ait pourtant pas riial>itinle de gâter M. i^'ri'ehetle [Dai" ses eomplimt'nts. i-rovant, elle aussi, (pfil était le vc'ritahle auteui- du lutuitr (le V K.iilé, voulut mêler sa \"oix au coneirt laudatif ([ui saluait hi naissance du tln^âtre national, et elh» pid)lia, ;\ la inr-me date, la liât teu-^e ai>i>r«"«iation «pu' voici :

Nous exprimions hier le v. cii «pie M. rréclutle exon.Al

88 DEUX COPAIXS

son talent sur un drame non politique. Nous ne savions pas que VExil" renfermait toutes ces qualités. Ce drame est purement un drame, et nous n'y trouvons pas matière à critique.

Après avoir analysé V Exilé, c'est-à-dire la Bast'nle Jîo/ffje, la IL'nerve ajoutait :

. Ce dr.ime est très mouvementé et contient des alternatives de triomphes et de défaites, d'espérances et de découragement fort bien nn'nagées.

L\ représentation d'hier a été parfaitement goûtée par l'auditoire intelligent et nombreux: qui remplissait l'JLcadémie de IN-Tusique, et nous n'avons qu'à souhaiter d'autres succès à iNI. Fréchette dans la carrière noiTveller qui s'ouvre à son talent.

Le Courrier (Je Montréal ne fut pas moins élogieux,et l'on y peut lire, à la même date, les lignes ci-dessous :

L'empressement du public à encourager de sa présence les commencements de notre théâtre national est d'un bon augure. S'il va applaudir les étrangers qui apparaissent de temps à autre sur la scène, à Montré. il, il sait aussi faire des ovations à nos

concitoyens qui interprètent si bien les œuvres d'un auteur compatriote ; et cette conduite des Montréalais fait grandement honneur à leur cœur et à leur intelligence.

Nous avons déjà dit que nous remettons à plus tard notre humble appréciation du drame *V Exile* ; nous dirons cependant dès maintenant que, si le théâtre était toujours alimenté par des œuvres aussi morales que celles de M. Fréchette, on pourrait y assister sans danger et y conduire les personnes qu'on respecte.

LA HASTIDI ; i ; <) U < . i :

Exile est un drame assez moi-même, dont l'intrigue est très bien nouée, et dont le dénouement arrive tout naturellement. Ce sont déjà là des « qualités prétieuses ; mais il y a plus : la pièce est écrite dans un style (jouir vilc h poète.

Dans le style qui révéle le [x]ète !

Le mot ; \ mot de la [D]iose (KKlie liertliet.

Dans le même temps. *V Opinion* P^{re} Jiqi(e publia le portrait de ^^ . Fréliette dans un cadric artistique CTnent orné de deux couronnes de laurier, sur lesquelles se détachaient nettement les mots *Pap'irn II* et *V Exilé*.

Tout cela, naturellement, était l'expression d'un Ventliou-siasme du public aveuglé par le rayonneux (le la médaille dramatique de M. Fréchette.

Mais (pand ce bon public en vit le revers, (pand M. l'énjamin Globensky eut l'air en connaître à des amis, — (qui coururent aussitôt en avertir M. Fréchette, — (pie y *Exilé* n'était rien autre chose (pie la *Hisfiile Riü/ir d'Elie Berthet*, le dramaturge imju'ovisé

eut beau aller di'clarer, à la treVisième repr»'seilaliou, (leN'anl
des l)an(|Uettes \i(b's, (|u'ila\ait éeril sji niacbiie en
e(>ll;ilM»rati»>u, ee tut un (h'ehaïu'ment de liué's
inde>rrii)tible et dout les oreilles du lam'riil d(>i\~ent eurous
bourdonner.

Et N'oiei ce (jUe M. Tmi'il i\ cl ('rri \ ait, SOUS sa siiTi'ature,
dans le C^nKidltn du l'\ août de la mémo année :

Pafiiieu n'est pas le seul drame qui porte le nom de M. Fré-
chette. Il y a de plus le Retour de, V KxiJr, drame en cinq actes et
huit tableaux.

J\endant compte de cette pièce, le Courrier de Montréal es^
allé . il squ'à dire que le public ^ait apprécier le talent que M.
Fréchette a déployé dans la création de cette œuvre. Et il a donné
do plus au Retour de V KriJr un certificat déliante moralité.

Quant à la question de moralité, il n'y a pas à y toucher. Du
haut de la chaire sacrée M. l'abbé iNfartineau a solennellement
condamné le JiV/o^rA- de V Ksilé comme une œuvre profondé-
ment immorale.

Le fond du drame est donc juiié. Reste la partie littéraire.

Le Njuveau ^fonde a déjà fait connaître en ([uoi consiste la
eotlaborai ion dont il est question. Le drame de M. Fréchette est
tout simplement un roman d'Elie Bertliet condensé. Notre drar-
naiurf/e a tout bonnement pris la Ba><tide Rouf/e publiée en
186Ô et y a fait de larges coupures, ne changeant à peu près que
les noms propres.

Curieuse manière de collaborer, en vérité !

Pour convaincre le public qu'en effet le drame de M. Fréchette est une copie servile du roman de Berthet, je vais confronter quelques extraits des deux écrits.

Suit une pleine colonne de citations.

Je pourrais, ajoutait M. Tardivel, continuer ces citations ad Hittite, car d'un bout à l'autre V Exilé n'est (qu'une copie de la Bastide Bouffe. Mais je crois en avoir assez fait voir pour édifier le public sur le talent que M. Fréchette a déployé dans la création de cette œuvre.

Quelque temps après, la Minerve[^] qui avait fait à M. Fréchette les éloges r[u'on a vus, publiait presque

i.v l'AsTini-; i;oL(;e 91

rien entier la thèse de Romjé et VEx'>lt% pour les comparer, en faisait précéder cette comparaison par les lignes qui suivent :

L'accusation (que nous lui faisons contre >[. Fréchet < »t ' excessivement grave. Prouvée, elle peut nuire ;\ (C'est la : l'putation littéraire le mieux assise. ^l'œuvre nous en a donné pour notre lauréat, nous sommes en mesure d'établir cette accusation de/n.r à la satisfaction ou plutôt à la stupéfaction (de ses apologistes les plus fervents.

D'aujourd'hui nous comparons à un titre (U regnant le texte d'Philippe Berthet et le texte travesti plus <>u moins grossièrement (le 31. Fréchette.

Déjà cette supercherie a été si dénoncée dans un autre journal : mais clic n'a pas été démasqué d'une façon complète. M. Fréchet(^ n'a pas seulement plagié <4Uel<|U(< j'as-

sages, comme on va le voir. mais c'est à j-eine s'il pi'ut
revendit|Uer la i)at<rnité de <|nrl(|nes))ages, de (piehjucs
'•outs de dialogues.

Il a voulu doimer une couleur cana^lienne à uuosccuc<|ui se
passe aill(MU-s. Mais riial.il d'empruiU per.M^ partout ; il n'a
pas eu s(Hilement 1(> tact de supjirinH r une toule de clioses lui
ni' sauraient avoir été dit(\s ou laites ici. .Jamais pi rsonnages
cana<liens n'ont tenu 1(> langage ([u'il leur prêle. Saul" (uelques
plaisant eri(s de mauvais a!<ii, empruntées a i langage
populaire(>, rien «[ui sente le tern>ir. Tardon, il a un mérite : il a
changé h s noms d(> la |»ln| art vies persrnnagis du roman d'Flie
r.ertliet." '

Et a[»res un ('reiiiiti'ii'iciit eoinnu' ianiai> inip«»>i«ur lu' re-
cut (le la part des journaux, après l\'plosion

Voir le I.(tii ii'id.

92 DEUX COI'AIXS

(le sarcasme et de mépris (j^u'on vient de voir contre sa fa-
meuse collaboration^ M. Fréchette a encore l'effronterie de ve-
nir nous expliquer son plagiat de

Décidément, le huiréat est — selon le mot de ses propres amis
— tout à fait mûr pour la Longue- Pointe.

En tout cas, l'explication que M. Fréchette a donnée pour la
colonie française de Montréal, relativement à la Bastide lion g c^
vient de mettre le sceau à sa réputation. Et, de même que Tipitte
Vallerand de ses Originaux et Détraqués remporta la " torquette
du diable dans un concours de sacres ", il esc parvenu à obtenir,

sur le tréteau de foire où il se débat depuis trente ans, la palme du plagiat à outrance et du mensonge à jet continu.

J'oubliais. Après avoir raconté — à la façon d'un Marseillais décrivant à un Parisien la Cannebière — comment il avait dramatisé la Bastide Ronge d'Elie Berthet, M. Fréchette s'est renversé en arrière, et, la figure rayonnante de satisfaction, les lèvres larges eut ouverte^, il a ajouté : ■

— Et voilà rbistoirc de mon grand phigiat.

Et Marc Sauvalle, riant sous cape, de reprendre :

— -Ma foi, Monsieur, elle m'intéresse à ce point que je ne puis m'empêcher de vous demander celle des petits.

LA r ASTI DE noUOK *X\

Et M. Frecliette a poursuivi :

— Ali ! quant îiux petits, par cxeniple, c'est uiil' tout autre al-laire. S'il s'agit d'avoir plagié des prépositions et dos adverses, pour, avec, (hjmix. alors, jianrfant, et des substantifs, le soh'if, J(s ro^'a".'*, avec les Dlaeaiix, les niih, la hrise, les hranclici, les fm il /en, l'rcarcr, les racines, <[i:aMd je parle d'un ;iil»ro, je l'adinds, mes rapints sont presque aussi nonil»reuscs que celles de N'ietor Hugo et i\o Lamartine.

Tour C(> qui est des plagiats de cette espèce, j(^ in'av<»ui coupal)le; je n'ai, (\\ restc, lait (|ue cela toute ma vie : plagier le dietiQnnair(>.

]r. Frécliettc veut, siius doute, faire allusiou mu <lictioiinai'e de Laroussp^ où il a plag'ié deque)i taire tout uu volume : la J^ctUc Histoire des Rois île France '.

Oui, <a doit être le dictionnaire de Larousse dont il \eût vous
circler ici.

Autr(Mioso est des phrases ([ui se ressemblent. Ici, il y a ce
qui s'appelle la rencontre, la réminiscence involontaire'. < t le
démarquage.

1/1 i-eneoitre enr.stitue nue simj>le curiosité en littérature.

Va\ etrel, l;i l'encolil re i-ii li 1 1 ('nit 11 Te est UUE eurioit(' (t
je n'en eoiin;ii> [>as de [dus auuisnuti' (jUe eelle-ci, par eXe-
lupK' :

Al'irs pourquoi vous a-t-ell" aj)i clé ? L(\ "< amoureux ont 1 —
Vnir !«• I.nun'»a.

(rrranges idées. A ventre plaoo, joaiio homme, savez-vous ce
que je ferais? J'irais trouver Zi/^f^f^/, je lui demanderais une
explication franche et précise en présence de ces dames.

FEECHEÏTE

Alors pourquoi vous a-t-elle appelé ? Les amoureux ont
d'étranges idées. A votre place, jeune homme, savez-vous ce ■
que je ferais ? J'irais trouver Jo/i/i, je lui demanderais une expli-
cation franche et précise en présence de ces dames.

Je le répète avec le lauréat, la rencontre en littérature est une
curiosité.

La réminiscence involontaire trop répétée constitue un
manque d'originalité ; le démarquage, lui, est un vol calculé et
constitue le plagiat, c'est-à-dire le brigandage littéraire^ une des
choses les plus honteuses qui soient.

C'est très vrai ; et, pour ne citer qu'un exemple, quand M. Fréchette démarqua Tépître à Lamartine pour faire celle qu'il adressait de Chicago à M. Lemay, il fit une des choses les plus déshonorantes dont puisse se rendre coupable le dernier écrivassier.

Que dire donc de son CaiVeux décalqué du Ca<i;eu.r de M. Taché ?

Or, voyons ce qu'on me reproche. Un vers ([u'on dit emprunté à Leconte de Lisle, un vers que j'ai écrit en 1832, quand le peintre Falardeau a visité Québec pour la première fois après son départ j^our l'Europe. A cette époque, Leconte de Lisle avait publié des vers, si l'on veut, mais il était encore relativement inconnu même en France. Ce n'est qu'en 1875 ou 1876 qu'on a entendu prononcer son nom pour la première fois au Canada.

LA j'.ASTiDî-: K(»u<;k 95

M. Frécliette proclame que Lccoito de Lisle était relativement inconnu, en 1862, m'Aine en Franci'.

Pour prouver que Leconte de Lisle était parfaitement connu des Parisiens, non seulement en 1862, mais dix ans auparavant, je transcris les lignes suivantes, publiées dans le Mo/tf/r Poétiquw de 1884, sous la signature du poète Louis Tiercelin :

Le troisièm volume de Lconte de Lisle, inipriiné chez Ducloux, parut en 1862, sous le titre de Pot nir.i Antiques. L'n second volume, Pocnies et J'nrsies, lut (?dit^, peu de temps après, par Taride, lo predcîcesseur, sons les galeries de rOdéon, d<\s éditeurs Marpon et Flamniaiion.

Larousse dit la mCMuc cIio.h'. On v peut lire, de j'dus, (pie les Pornns cl Poésies furent refondus. On peut aussi constater, en li-

sant la première édition de ce volume et les Pohufs Burbircs du même auteur, publiés en 18(12, qu'une grande partie de ce dernier volume — (pli (contient le vers que ^L Fréchette a volé }K)ur le glisser dans sa pièce au chevalier Falardeau. —]rovient des Pohin'x et Poén/'es édités en 1 8 ")4.

Oui, (pioi (ju'en dise AT. Frécliette, on eonnaissaiî en France Leconte de Lisle non s.Milenient (Mi L^i'>2. non seulement en 18r)2, mais Lii-n des années plutôt, puis(|u'il est a\('i'(' (pTuii poètr n'é'dite ses vers en volume (|Ue longtempsajirès (pTilt'ii ;i i>nl>lit' des spécimens d:ui> le> difl'é'ienls journaux v[re\ues de son pays.

93 DEUX COPAIXS

Au fait, comment un écrivain pourrait-il espérer écouler ses livres s'il n'avait au préalable donné des preuves de son talent?

Et puis, en supposant que Leconte de Lisle ne fut pas généralement connu des Canadiens en 1862, est-ce que M. Frécliette, un homme du métier, devait nécessairement ignorer les vers de ce grand poète ?

Mais est-ce qu'il y a beaucoup de Canadiens qui connaissent Yann Nibor et Salvinien Lapointe ?

Ce qui n'empêche que M. Fréchette sait par cœur des vers du matelot-poète de la Bretagne et du cordonnier-poète de Paris, dont les moindres productions valent tout ce que le hinréat a publié.

D'ailleurs, M. Fréchette a d'autant moins raison d'essayer de faire croire qu'il ignorait Leconte de Lisle en 1862, qu'à cette époque le futur lauréat fréquentait Crémazie, qui était libraire et

se faisait expédier par les grands éditeurs de France toutes les primeurs des poètes du jour.

Mais revenons à nos moutons, ou plutôt à M. Fréchette, et laissons-le mentir tout son soûl.

On me reprochait aussi quatre mots que j'aurais volés à Mme de Urardin. Or, quand ces quatre mots de moi furent publiés, dans le Journal de Québec, j'étais encore au collège, et ceux qui ont fait leurs études dans notre pays savent si les collégiens ont l'habitude de se plonger dans les œuvres de Mme de Girardin pour y chercher matière à plagier.

I. A l'ASTIDI: i.'OUGE

J(3 n'ai jamais pu lire celui qui M. Fréchet avait

]riH le sixain

Ht le iikiiide est sji'.ivc'

(laili.s un des volumes de Mme de (Jii-ardiii.

d'ai sim[)]lemeut iidi(|ii<' dans hkh Lnnrcnf (ju'il avait copié ce vers de la même femme-auteur dans V Aheille Pttéi'qia <lii XIX'u'me S" «'cb\ di- la [»ièc intitulé Tjh Mort dit Christ,

Or, VAljeille Puétif/ifr. 'fi/ X I Xirme si«'vle^ «pli porte]Jour sous-titre Choix de jxjésics co)ite)nporaines, bi ptAipart iiii'ditrs, a été édité à Paris, en 1^40, par d.-l). l'alissier, à l'usage des maisons d'impression.

Je JKss('de ce recueil depuis k'> bancs du collè^e, et .\r. Tabbé Uouclier, cure de la Poiute-aux-Trendjles de J'ortueuf, rpii était mon uiaître de classe, m'en a fait api>rendre des []ièces (pie /|e me ra[]pelle encore vaguement, [Darmi les([uelles se trouve /" Rés'trrccl"(i)i d'Antony r)eseliam[]S. dont M. l'^r/'elietti' s'est beaucoup inspin' ponr t'ei'ii'e son .\t(</'i,i, .pii e«)nlient "inste-nu'it le \eis \ol«' à .Nhne de (Jirardin.

II y il :uis<i im li('mis(iclic ilc .leseMmia tic IlerO(Iia([UO i':ii \nl'. ()r mon lu'iiiist ichc. à iiei.sc treiiNc dans nul piC'ce 1/ l\Kj>"(iii(\ in)i>riini'(> (lans les l>ii!('lins dr la Soeirté Royale il y a iK'urans ; et les Triiii/iirs d(^ .Josr-Maria th» IiitihUh, le volume dans l'(|uel un ji (Irnielu' le vim'S désigné, a été jiuhlir si-Milemcnt l'annca^ drnnii' r(\..\()ilA l'Iioiinêtolé do MM. Ilaillair-it' Pire . t Cir '

1)8 DEUX COL'AINS

M. Frécliette n'est pas seulement capable de se raccroclier : \ cet liémistichc d'un sonnet de Ilcredia, et, pour prouver que son explication est fausse, i'ouvre les Cordemporahisdc Jules Le-maître, publiés en 1886, et j'y copie ce qui suit :

Au temps déjà loiitiitiiii où j'apprenais l'histoire de la littérature fançaisc sur les bancs du collège, un nom m'avait frappé parmi ceux des poètes de la Pléiade : Ponthns de Thj'ard. Je me figurais que le poète (|ui portait ce nom liarmonieux et fleuri avait dû être quelque cavalier merveilleusement'élégaiit et fiei-, et qu'il avait dû écrire des vers plus beaux qu'aucun de ses compagnons, des vers d'un tour plus hautain et d'une mythologie plus fastueuse. Lorsque je pus lire ses Erreurs ariioureusea, ma déception fut grande ; pourtant je continuai d'aimer Ponthus pour le

noble esprit qui paraît çii et là dans" ses méchants vers et surtout pour la sonorité de son nom.

Ce que Ponthus de ThyarJ fut pour inoi jadis, M. Jose- Maria de Heredia l'est sans doute encore aujourd'hui pour la plus grande partie du pul)lic : un nom éclatant et mystérieux. Mais croyez qu'il ne ménage pas à ses lecteurs le même mécompte. On verra, quand il nous donnera enfin ses "TropJiles, que ses vers sont aussi beaux que son nom...

Il était donc question, à Paris, dès 1886, des Tro- 'phées^ qui devaient être acliévés, n'est-ce pas, puisque Jules Lemaître les avaient lus.

Au surplus, le grand critique français, parlant des cinquante sonnets que renferment les Trophées et qui parurent par séries dans la Parnasse Contera porainc et la llevae des Dcax-Mondcs, d^oii ils furent

LA JiASÏIDE ROU(iE 'J'J

rc]>rocluits par nomLre de journaux, le i>^rau(l criti- .que français, dis-je, explique, dans une note mise au bas de l'article qu'il consacrait, en 1880, à lleredià, que les sonnets en (piestion turent orii^inairement publiés de 186G à 1885.

Sans doute, le vol de rbémisticbe de l'auteur des 7'rophées, à coté. de tant d'autres larcins dont s'est rendu coupable M. Fré-cliette, n'est, comme on <lit vulgairement, qu'un grain de mil dans la l)Ouclic d'un ane, et cependant le lauréat n'a pas niTMiie la suprême consolation d'établir que 'Jv l'eu ai a«H'Usé faussement.

Faut-il avoir du guignon !

C'est le temps de ré]éter lo dicton populaire: Quand l<i
)nalchMiicetoihihc sur h' s poules^ Ir illuhle ne Jevnit 1)1 1 s
pondre le. ..coq.

Mais écoutons enfin les derniers mots (pu* ^f. Frécliette a ar-
ticulés, les lèvres larijenirnt nurrtr.'^, en réponse à mon
L'iuré'it:

— Je le ri'pè'tt», vu liiit de réelles réinîtiiscences, ou en a
constate' trois dans toutes mes «œuvres : un vers de Victor llnp:
<),\ni v<T.s de Trosper l^lanclieninin et un versdoCrénmzie. Ce
sont de véril}il)l(\s réininisetMiees. je n'(Mi doute pas. car cos
trois v(M-s, imités ou intégralement reproduits, je devuî» les îi-
voir lus. iSfais, Iraneliement, l;"i,pour m'exempter la peine de
liiire trois vers «le plus dans in«»n existence, j'aurais volontni-
cinent , .' ^ei< mnunt . dans le but do tromper le lecteur.

et pour me parer des plumes du paon, vole ces trois vers, qui
sont très ordinaires après tout ! Il faut avoir du toupet et surtout
l'Ame faite exprès, pour s'imaginer faire gober cela nu public.

Avez-vous bien entendu?

Je n'ai prouvé dans mon Lcniréat que trois réminiscences de
M. Fréchette : un vers de Victor Hugo, un vers de Prosper Blan-
chemain et un vers de Crémazie.

E.i en que trois vers.

Maigre une certaine pitié que m'inspire l'aberration mentale
où est tombé le hnréat déconfit, je ne puis résister à la tentation
de lui frotter le nez avec quelques-uns des vers qu'il a filoutés à
tant de poètes français et canadiens, et les citations que je vais
détacher de mon Ijauréat vont démontrer que le vol du vers de

Leconte de Lisle, celui de Mme de Girardin et l'hémistiche de Heredia seraient par comparaison de bien légères taches sur le blason du poète lia il Oïl al.

Avant de transcrire ces citations, laissez-moi vous faire voir quelques-uns des vers que M. Fréchette prétend que je lui ai volés :

FEECHETTE

Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé.

CHAPMAN Le passant croit ouïr comme une voix humaine.

I.A ÎASTIDE ROLOE

FRECTTErrE

Oui, deux .siècles ont l'ui ; la solitiulc vierge. CIIArMAX

Et le vent parfumé des solitudes vierges.

FKECHETTE (Ju dit que depuis lors, sur la vague donnant e.

CHAPMAX Et l'on dit que depuis, dans les belles soirées.

FRECHETTE Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'amé-
byste. CHAPMAN

Dans d(\s Ilots d'ambre, d'or, de pourpre et de vermeil. FRE-
CHETTE Le drapeau de la liberté.

Cl r ATM AN

Du drapeau de la liberté.

FRECHETTE

IMus i)ur que le soupir d'un enfant (jui s'endort '.

CHAFMAN Et plus doux ([u'nn soupir de feuille <iui Itruit.

FRECHETTE Toimant comme la voix des vagues en rumeur.

CIAFMA.V

Hurlant eomnu^ la ve>ix de l'oeJan qui monte.

1 -M. Fréchett(\ en m'aeusant fainsement de lui avoir volé vo
V(M's, oubliait (pTil l'avait lui-même |»ris A Limaitiie, (jui :i tlit
datis la <)i^Mu> strophe iV hrfnu :

Poit.r coiinn /<• soniir d' un rii/ant mit Sfunmt'illf.

1Q2 LKUX COrAINS

FRKCTÎETTE

Le îTict;sf,îut à réj aille eu la pagaie an poing.

CHAPMAN le fiis^il à réf'^'^ilc et l'cenme à la Lonclie.

FEECHETTE

X« rs renie ns de i agscr ecs longs jours ele tempête.

CHAPMAN o(î)liant le passé, les longs jours ele souffrance.
FEECHETTE Chaque victoire était stérile.

CHAPMAN Cl»a<ine victoire était pour nous infructueuse.

31 T a vingt colonnes de la Patrie, formant cinqüiaite pages d'une brochure in-8, pleines de citalions comme celles que je viens de transcrire.

Assurément, si M. Frécliette s'est conduit à l'en- «ïroit cïes poètes de France et du Canada d'une lïiaDîejre atissi ignoble que je l'ai fait vis-à-vis de lui, le liif^Téitt mérite bien d'être estrapade ou d'avoir tout au moins le ventre largement ouvert.

C'est ce que nous allons voir tout de suite par les eomjjoraisons suivantes :

PEOSPÉE BLANCHEMAIN

Niagaras gronelants, blondes Californien.

l.A BASTIDR ROU<iK 103

FRECJIETTK Niagaras grondants, hloiifïes C'aliforni's,

Ça comnieiicc bien.

LECONTE DE IJSLE (irnnds aigles latigii(;s de planer dans les nues-

ERECHETTE Quand l'aigle, latigu6 de planer dans la nue-

Coci n'est pas trop mal, non plus.

CREMAZIE

Il (st sous le S(jleil une terre hriiie.

EUECHIETTE Il est sous le sol<'il une terre l)éi)i(\

Très Lien ! très bien ! C'est frappant de ressemblance, et surtout c'est très honnête.

VICTOÏ IITTIO Avec de vieux liisils sonnante sur leur ("pauli^

FRECHETTE Avec de vieux fusils gélis sur h nrs épaules.

Vous avouerez, ^f. Fréehette, ([Ue des tusils gelés nr valent pas des fusils sonnants.

Aussi, est-ce (lonnna^c <|ue voîis :ivc/ f.iit un eliani;"enuMit (|ui arcense nue intenti<>ii (riniint'llt».

(UEMAZIE

11 (>t sous le sokil un<^ terre bénie.

10 i DEUX COPAINS

J'ai transcrit de nouveau le dernier vers pour savoir si c'est le même que vous avouez avoir pris inconsciemment à Crémazie.

Si ce n'est pas ce vers, ça doit être le suivant :

CREMAZIE

J'ai longtemps prononcé ma course vagabonde.

FRECHETTE Où l'avait promené sa course vagabonde.

A moins que ça ne soit l'autre :

CREMAZIE

Peuples, inclinez-vous ! c'est la France qui passe.

FRECHETTE A genoux, opprimés ! c'est la France qui passe.

VICTOR HUGO Cet abîme où frissonne un tremblement farouche.

FRECHETTE Où vi}re je ne sais quel tremblement farouche.

Je parierais, moi, que c'est le dernier vers que le lauréat reconnaît avoir imité de Victor Hugo, ou bien c'est celui qu'on va lire :

VICTOR HUGO

On ne sait quel aspect farouche et menaçant.

FRECHETTE Je ne sais quel aspect farouche d3 héros.

LA IASTIDE nOU<;E 10'

Xon, M. FLV'cliL'ttc if iidinettra))oint ([\i'\ a vole sou dernier vers à Victor Hugo, [niis(|ii'il ii remplacé /'J III en II r<(lit par <le héros.

vrrioR in.'do

CV)urI)(' t.'i lariç»' l'paulo et ton dos de granit.

FL{ECLIF/rTK

Courbe sa lai<;e C'[]aii!('

Sons l'archo aux piliers de irranit.

VJCTolMIUdO

(^)ni dit : il faut monter pour venir jusqu'à moi.

FRPXIIKTTK Et puis il l'aut mcjutr poui- aller jusqu'à toi.

L'aimerais bien voir M. Frochette se décider, une

bonne foisj à nous dire lequel des vers il a jtris à

Victor llui^'o.

VICTOI JIL(U)

Qui t'arrarln^ à ton piéd(^stal.

FUECHirri-:

Arraclicc à ton piédestal.

M. Kn'eliette ne se dt'eidera y\o\\(' jauuiis à taire îjou (dioix
vl à nous dire ([Ucd vers il a unudoitnre')in'iil pris à son
fi'ticlie.

\ KToK lH(io

l{is<lue/,-\ ons bai-dimeit .

FiuxiiKi ri.

lvis(HU*z-von>< liardimeni .

LOG DEUX COPAINS

E-isquez-vous donc hardiraeiif à faire votre clioix^ M.
Fréchette.

VICTOR HUGO

Ivre d'ombre et d'immensité.

FliECHETTE

(^iii vole ivre d'immensité.

VICTOR HUGO

Qui lit voler au vent les tours de la Bastille.

FRECHEITE

Toi qui jettes au vent les tours de la Bastille.

Choisissez, M. Fréchette : il est encore temps

VICTOR HUGO

Dans les urnes ele la clarté.

FRECHETTE

Boire aux urnes ele clarté.

VICTOR HUGO

L'été, ejuanel il a plu, le champ est plus venneil^ Et le ciel fait
briller J9h^s/ra^.s• au beau soleil Son azur lavé par la pluie.

FRECHETTE

La tempête a toujours son lendemain ver met L La pelouse a
eles tons i^lus verts après l'averse. Et raziir vif où nul nuage ne se
berce Ne sait pas refléter les rayons élu soleil.

LE FRERE ACHILLE

Et toi, beau Canada, quand }e lis ton histoire. Ou que le souvenir
rappelle à ma mémoire

L\ IJASTIDK U(>U<.I-: • !<•<

Ce fjtie Dieu /'a donné De sang pur et fécond, de vertus
iH:ij;n:niiin(s, Je m'écrie, admirant tes dévoûnHnts sul»linics :
" Terre de mes aïeux, tu lus prédestina. ^'

FRECHKTTE

Kt toi, de ces ln.'ros généreuse patrie,
Sol canadien (pie j'aime avej idolâtrie,
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand }q i)èae la part (jif le eid /'(/ donm'e,
Les yeux sur l'avenir, terre préuèi^thiée,
J"ai loi dans t(s destins n(^uv(;uix.

llIEOPHILE GAUTIER

Vn »ourirp iiij'cnial crisj.nit ma pCilv honc/ic.

FliECHETTE

In sourire infcnutl >e crùpuit sui' sa'/'>o'''//^.

.LAMKS DONNKI.LV

(^ludid. le front ciiiironn/ de ta verte guirlanil»'. Le ciel te lit
sortir du s'in dr l'océfoi.

rUECDETTE

Quand, Ir front conronni «le tes iui)r<'s ;f«'<int.s. Tu
NO/7/.S, vierge eneor, <ln srin des océans.

LIX'OM'K DK L1SI.I

J/csjird dr la Irrnrpt'lf, :ivee ces mille tioio-hrs.

rKKciiinTK

l/filidrf df lu tnnjit'it' nu\ re toutes ses bouches.

LKcoN'n-: \)\-: i.isi.k

L'esprit dr ht trtnpitr, jiViH* ('«V-* mille ImUcIfs

Les apjxlant, SdUlliait dans ses tnnnprH farouche*.

108 DEUX corAixs

FRECHETTE

.» et la tempête embouche

Des grands froids boréaux la trompette farouche.

VICTOR HUGO

Que les anges se penchaient pour entendre.

Les fauvettes pour nous voir Se penchaient dans le feuillage.

FRECHETTE

Les fauvettes, tout près, se penchaient pour entendre.

VICTOR HUGO '

Car dans les cœurs un ferment bout.

FRECHETTE

Si le remords au cœur est un ferment qui bout.

VICTOR DE L.VPRADE

Faisant dire, comme eux, par vos vertus guerrières : ^' Quand
Dieu frappe un grand coup, c'est de la main des

[Francs."

FRECHETTE

Qui dit que, lorsque Dieu frappe fort dans l'histoire, C'est tou-
jours par la miin des Francs.

BARBIER

Quinze ans, elle passa, fumante, à toute bride, Sur le ventre des
nations.

FRECHETTE

Car ce liaillon troué, que tant de gloire inonde, A passé, mon
enfant, sur le ventre du monde.

LA KAbTlDK lloI'C'E 100

LAMAINiXK

Kt ([uc les bras frois(js sur sa larj^o pnitrinc

FKKriiF/rrK

Lui,](\s deux l)ras croisés sur sa vaste poitiuc

THEOPHILE (lAUTIER Oh vont, tristes jouets du lemps, ,i(,s
drstiit/es.

1 UECHETTE () tempH ! conraut latal oh vont nos thsiittéen.

CHAPM AX -Nous snjuuiKs sur les Ixirds du Saguenay sauvage.

ERECHET'l'E Nous sommes sur le bord du Saiut-Eaureut sauvage.

Nous all(ii)^ voirmahitenant comme M. Fréc-liotte aurait été bien avaie»' s'il eût prouvé rj^u'il n'avait \yAih vol(' riiémistichè de IFeredia, dont il nous a entretenu tout à Tlieiire, et ee ([uc je citerai, comme <lit dules Lemaître, me laissera le remords de paraître négliii'er ce que je ne cite point :

AidîFdrr DKLiM r

A elioisi le \\(i)U\v\\,.— liante iinr rien n'f(f'we — FRECHETE

De (oug (es vi'térans — lunitr ifue rien n'ffiace —

LAMA K ri NE L<(lanijie iiai s'/lrinf tout à coup sr janinu'.

FUECHEITE I.<(liinijif <jni s'/lrinf jvlU' uu plus vil" relair.

MAÎRICE ROLLINAT

Auprès du minet grave et doux comme un apôtre.
FRECHETTE

Sous les yeux du liéros grave comme un apjtre.

VICTOR HUGO Dans ce vaisseau jerc^x sous les vagues sws nombre.

FRECHETTE Et le regard perdu sur les vagues scms nombre.

VICTOR HUGO Du choc prodigieux de tes rebellions.

FRECHETTE-

]u cJtoc prodlgieuxdçs gVcXnds tournois 6pi(xucs.

LAMARTINE Ces grands blocs dentelés, effroi du matelot.

FRECHETTE

Des brisants sous-marins, eJfWji des matelots.

VICTOR HUGO Monstrueux, qui semblaient des boas endormis.

FRECHETTE Dans la placidité des boas endormis.

M. Fréchcttc, dans son entrevue avec Marc Sanvalle, a déclaré solennellement n'avoir iiiêlé à sesvers que trois réminiscences.

Comme il faut qu'il soit doué d\iu solide tempéramment pour nier avec autant d'impassibilité et d'audace ses plagiats !

Mais il n'a fait toute sa vie que voler, le lauréat, et celui qui pourrait passer seulement une couple de

l.A P.ASTIDI-: ROL'GE 111

jours à sabibliotlièque ne pourrait manquer (Vv trouver, dans une foule d'auteurs encore peu connus au Canada, assez de vers escroqués par lui pour faire tout un volume.

L'autre jour encore, en relisant Théophile Gautier, j'ai découvert dans une pièce au peintre Jean Duseigneur un vers que M. Fréchette a subrepticement glissé dans sa Voix <f^nn Exilé, et la confrontation suivante va encore édifier ceux qui pourraient, par hasard, garder un reste de foi en son honnêteté d'écrivain.

TIKOPIIILE GAUTIER I.c soleil s'entoncer conime un vaisseau qui soûuhre.

FIECHETIE Le soleil, s'engouffrant comme uu vaisseau qui sombre.

Et voilà rhonneteté de M. Fréchette !

Vour faire reconnaître cette honnêteté, le hinrént nous a dit comment il avait réussi à dramatiser la Bastiilr JI(<)H(jt\ (juiiize joui's seulement a\'aiit la première représentation de V h\r >/',', \[nous a pari»'* d'un vers de Chvnui/ie, d'iiii vers do- Victor llugo, do quifti'< mois de NFme de (iii'anliiii, d'un \ers de Prosi)er Blanehemaiti, d'un ln"mi>lielu' de flose-Maria <le TTeredia.

Mais son V>r> lu Framu\ servilement imité cK'

Pour le (hapùiii de François Coppéo, sou Cadlcuj-, versifié sur le texte même du C(((lieux de M. Taché, ce qu'il a iilouté au docteur Morrisset dans un concours resté célèbre, les vers qu'il a volés à son frère Achille, sa Touffe de cheveux blancs prise dans un livre de classe, son Mar'dlo^ sa Petite Histoire des Rois de France^ copiée mot à mot dans Larousse, ses Fxcomui'n/néS-jiiiaiiQ lesquels il a honteusement faussé l'histoire, ses rabâchages, son Jean Sanriol, son* Drapeau fantôme, son épître à M. Leraay démarquée de l'épître de Victor Hugo à Lamartine, son fiasco à l'Académie française avec sa Légende d.^ un Peuple, tout cela ne demandait donc pas d'explications de sa part ^ ?

Tout cela, au contraire, demandait beaucoup d'explications, et comme, malgré l'imagination que M. Fréchette a toujours pour mentir, il n'a pas osé risquer un mot sur ces sujets épineux, l'en-

trévue que le lauréat vient d'avoir avec Marc Sauvalle met le dernier clou à son cercueil littéraire.

Et savez-vous comment le même Sauvalle a terminé son dernier article en réponse à mon Lauréat f

Lisez ceci :

Et là-dessus le poète m'a congédie avec un franc éclat de rire qui m'a prouvé que les lauréats manques et les abbés

1 — Voir le Lauréat,

LA liA.STIDE liOVGE IV't

(l(;*confits pourront pulilicr encore bien des volumes avant (U; (l(5f?arçonner son inipertubable et philosophique f;;i\it6.

Cet éclat (le rire que vient do jeter M. Fn'elietto est jaune eomme le rire de tous ceux qui veulent faire, comme on dit, fortune contre]Jon cœur, et prouve, une fois de plus, que c'est lui-même qui a ('(•rit de sa plus belle écriture tout ce «pie vient de sii^ner ^Earc Sauvalle.

M. Fréchette a déjà ri comme cela, dans le temps où je lui arrachais dans le Courrier du Canf/a et la Vérité les plumes qu'il avait enlevées à tous les oiseaux [Joétiques tombés dans ses lacets. Il a «léjà ri pour tacher de faire croire que mes critiques ne le touchaient pas, alors que sa peau de o'eai mise à nu saignait par tous les pores, et un passage d'un article qu'il [Jul>lia dans la P"fir du 17 mars dernier, sous le titre de S'ic/iuus Jure, va encore établir jusqu'où cet avaleur(le sabres littéraires peut pousser sa grosse i)itrerie :

J/reliit de rire ([ui jaillit chiir et sonore des lèvres litn/t ment
(invertes ne i)eut monter que d'un coëiu* vibrant et, hii

iUls>i, hu'i/niinit onrrit.

Deux lois l(in/(ii'eii(inivcrI dans une phrase î

C^uel guignon ! ([Uel guignon !

()ii(iii(l lit nui f >/'/(! IK'C loiiilif ,s'''/" Us jio'i {> s . . . ,

La (K'i'nière i-epr()dneti(>n ne démontre pa-> seuh--

meut que l'éclat de rire dont nous a parlé récemment Sauvalle fut inventé par M. Fréchette lui-même, mais elle est une nouvelle preuve que le lauréat a fait daUvS les Hommes du Joxr son propre éloge, — où se trouve cinq ou six fois l'expression largement ouvert^ — et puis qu'il est incapable d'écrire vingt lignes de suite sans rabâcher.

ÎT. B. — Je viens de découvrir, à la dernière heure, qu'en vue des comparaisons qu'il a fait faire à Sauvalle dans les articles dirigés contre moi, M. Frécliette ne s'est pas contenté de falsifier mes vers, mais qu'il a dénaturé une foule des siens pour les faire ressembler à ceux de mes Qaéhecquoises et de mes Feuilles (V Erable et établir ainsi que je l'avais plagié.

On verra bientôt jusqu'où il a poussé cette falsification.

FAUSSAIRE

La découverte que je siguiilais à la tiu de mon dernier article m'oblige — en dépit d'une déclaration que j'ai faite antérieurement —

de m'occuper des comparaisons dont M. Fréchette s'est servi, par l'entremise de ses deux paravents, pour essayer de prouver (pie je l'avais souventes fois plagié.

Quand ces comparaisons parurent l'aimée dernière <lans la IL'nerve et récemment dans la P<ifrit\ je ne doutai millement de leur antienticilé ; je ne songeai pas le moins du monde à feuilleter mes livres ni ceux de M. Frécliette pour m'assurer si ses vers et les miens a\aient réellement été écrits comme J\Oulland ci Sau\alle les transcrivaient.

(^ni jtoinaî s'imaginer ([ue M. Fré*.lictte, rluTchant il se dis('nl[er des accusations que je portais <'ontre Ini, a\ai(osé dénaturer ses propres écrits et même chmix d'uui adxersaii'e j>(>ur les mettre en

110 DEUX CCPAIXS

regard ot établir de cette façon qu'il avait été pillé par moi ?

C'est pourtant ce qu'il avait fait, et, comme ma naïveté est aussi grande que l'imprudence du lauréat t est sans égale, j'ai, en face des citations faites par Roullaud, avoué, dans le Courrier du Canaddy avoir tellement lu M. Fréchette dans ma jeunesse, que ses poésies avaient, à mon insu, déteint sur les miennes.

Comme le hiuréat, en m'entendant faire cet aveu, a dû se tordre de rire derrière son paravent !

J'aurais peut-être toujours ignoré que j'avais été en butte h une supercherie aussi hardiment et aussi bêtement perfide, si M. Fréchette n'eût pas fait mettre en brochure les articles signés par Sauvalle en réponse à mes critiques. Et c'est par un pur hasard — en transcrivant dans le Lauréat manqué des citations dont j'avais

besoin pour confondre les deux copains — que je me suis aperçu, à mon grand étonnement, qu'une foule de vers mis en parallèle pour me combattre avaient été remaniés dans l'ombre par une main qui, au temps jadis, aurait été coupée par la hache du bourreau.

Après avoir été condamné par le tribunal de l'opinion publique pour vols et mensonges, il ne restait plus à M. Fréchette qu'à l'être pour faux, et il me sera bien facile de démontrer qu'il est un

FAUSSAIR: 11'

faussaire littéraire aussi stupide qu'audacieux. Pour cela, je n'ai qu'à transcrire les comparaisons ((nil a fait faire par Roulland et Sauvallé dans la Minerve et la Patrie.

Mais jugez donc tout de suite, par les citations ivant traité :

suivantes, de la manière dont mon adversaire m'a

j kf.chettp:

Il avait ciitcndu (/ (Ujnrc <l<(U!i la Unijh'lr. Le drapeau de la liberté.

CIIAPMAX

Avec SCS pavillons cluquanl (funs la tt'injx'ie.

Vous êtes un faussaire, monsieur Fréchette, et tout le monde peut s'assurer de la chose en ouvrant mes Feuilles il' Erable^ à la i)ai^e 2'), où Von peut lire :

Avec ses pavillons clanuanl dans la rafale.

Vous êtes, monsien- Fri'chette, un voleur, un menteur et un faussaire I

Trois Itenux titres, assun'nient, et vous «levez ou être jaloux.

^^ais continuons U examiner vos faux.

VKKCWVTVK Dos friiuMs cristallius l' rtranj/c Jloramm.

(Il \ l'M AX î^n portail est innC d' 1 1 ra nifcs JloraUons.

lis DEUX COPAINS

Si quelqu'un hésite à croire que M. Fréchette est un faussaire, qu'il regarde à la page 135 de mes Feuilles <V Erable^ et il pourra lire ceci:

Son portail c&t orne d'étranges //OJirftt/so^s.

Faussaire ! faussaire !

FRECHETTE

Qiianl ta b;irq[ue sombraît à l'horizon brumeux, On entendit longtemps sur l'abîme écumeux.

CHAP]\[AN

Te suivant du regard sur les flots écumeux Sombrier dans le lointain brumeux.

Je n'ai jamais écrit ça.

" C'est ceci que j'ai écrit, — à la page 56 de mes Feuilles (Vérahle :

Te suivant du regard sur les flots écumeux, Baissèrent tristement leur paupière effarée. En voyant tout à coup ta voile déchirée Sombrier dans le lointain brumeux.

Peut-on être plus stupidement audacieux ?

FRECHETTE

Minuit avait jeté sa clameur solennelle. La bise s'engouffrait dans le noir corridor.

CHAPMAN

Minuit vient de sonner à la vieille pendule Dans le noir corridor.

FAUSS.VIRK 119

Encore un fuiix, puisque j'ai revit à la page 110 (le mes Qaéhecquoises :

Minuit vient do sonner ù la vieille» pendule.

Et, comme un long frisson, sa voix encor ein-ulo...

Que l'on renianpie l)ien (jnc je wo clierehc pas à faire ici (Tune jnerre deux eonps, «pK' je no reconstruis pas mes vers pour me disculper des accusations do pla<i:iat ([uo M. Kréchette a portées t-ontre moi.

J'aurais écrit mes vers tels (pu* le l'inréat les a fait transcrire,
(pie je pourrais l»ien. n'est-eo pas, me moquer do toutes les cita-
tions de ses doux paravents.

11 n'y a ([u'ini iiiil>,'eilo qui puisse essayer par les comparai-
sons (pi'on vient de voir de [irouver <|Ue jtsuis un plagiaire.

Mais adiuiours encore riionneteté ;lu proeéMlidont s'est servi
M. Frécliettt' pour étaldir qu't' je suis un voleur eonmu' lui :

CLATMAN Sous les l>i)is épiis tout r'aP parfums et jnic.

FKI'X'IIKITK

Tout /•/(// 'j):nMums et cliMiisons.

Luinièr.» »! joie.

(^ue l'ou iuiei'roge Prh-Mrb: L'l\ (i> Ffcm's lioréxhis o(Vow y
sau'i'a (pu' le poett» nf/ftonnf n'a pas é»i'rit '

120 DKUX COPAINS

Tout (iuit parl'anis et chanson?,

mais bien :

Tout xera parfums et chansons.

M. Fréchetto aurait-il ri assez, voyous, si je n'eusse pas décou-
vert ses faux !

Admirons toujours l'adresse de ce prestidigitateur :

CHAPMAN

raeu n'a d'émotion.

Les parfums les phis doux n'ont plus pour moi d'aromo.

FEECHETTE

Pour lid rien n'a d'émotion.

Les parfums les plus odorants N'ont plus d'arôme.

Jamais M. Fréchette n'a écrit les derniers vers tels que Sauvalle les a transcrits.

Ils se lisent, à la page 46 de son Fêle-Mêle, comme

suit :

Bien pour Inl iva d'émotions ; Son cœur pour les illusions N'a plus de place.

Quand on fait des vers, voyez-vous, on est capable aussi d'en refaire,* — surtout quand on a, comme M, Frécliette, la main souple et largen^eiit ouverte.

FRECHETTE

E'pùrpillant sa morveilleus^ note.

rA'JSSAIKE 121

CllAPMAX

hl par i>} liant dans l'air leurs notes inspirées.

Lisez à la page 20G de mes Q'iébecquoises. et vous pourrez constater que j'j n'ai pa> (icni ép'irpiUniit^ mais bien épnrpilhiil.

Le taux ici n'est pas énorme', mais il tait voir que
y.. Fi-écliette ne dédaigne pas le- petits tours de
passe-passe.

CIIAPMAN

(^)nellc est cette Innir vacillante, inilécise?

FKKCIEETTK

Aux lueurs de la nuit vacillante, indécise.

Un autre taux, attendu ([uo ^f. Kiv'cliette a dit dans Mes
L^t'S'rs^ à la i>agc :i4 :

Aux lueurs de la luit, sa sillhouette «jjrise Sedétatlie en passant vacillante, indécise.

Et ^[. Fr.'clu'tto a alHrni ', dans son cnîi'cxin' avec Sanvalle,
([u'il est un honnôte liomni • !

Ah î l»i(. 'n, oui, par exemple.

niAPMAN

Ivuineurs plaintiv(\s et values, (^ui montez iln siûn des
va'j:ues.

Fincciir. rn:

Nocturnes (danicur.-* qui montez des v.i^iie.*».

Bruits souris et c »nlu-î, rumeurs, plainte* vau^ues.

M. 1^ivehette n'a pas t'crit < i.

Voici ce qu'il a écrit, à la page 54 de Pêlc-Mêlc :

Nocturnes clameurs qui montez des vagues, Quand l'onde glacée entre en ses fureurs.

Faussaire ! faussaire ! faussaire !

niECHETÏE

On respirait))ar/o?(^ comme un vent d'épopée. CHAPMAN

On resinrait partout de sauvages arômes.

M. Fnk'liette n'a jamais fait le premier vers tel qu'il est là, pas plus que je n'ai fait le dernier tel que le paravent iSTo 2 l'a copié.

Le poète itatio^Kil a écrit dans la Voix (V an Exilé:

On respirait alors comme un vent d'épopée,

et moi j'ai écrit dans mes Feuilles d' Erable :

On respire partout de sauvages arômes.

M. Frécliette a donc fait deux flux dans une seule comparaison.

Quoi qu'il en soit, il va par une autre citation m'aider à le faire connaître pour ce qu'il est.

Jugez :

CHArMAN

On respire parfois comme un vent d'ambroisie.

FEECHETTE

On respirait alors comme un vent d'épopée.

FAUSSAI BK

Pour nie faire trouver en faute, le linréf., oubliant qu'il avait déjà eité le dernier vers en le nioditiant, vient de le tran.serire exactement tel "[u'il se trouve dans la Voix (Tmi Krilé^ et l'ad-verbe "lors qui remplace l'adverbe yarfont (|u'on a vu tout à l'heure, le condamne, une fois de plus, comme fidsificateur imbécile.

Au surplus, qu'on jette un co;i[]) d'<ril aux []-i^'os -1 et 26 du L lAiréat m ut que, et l'on y constatera Toubli stupide dont je veux parler.

Mais revenons aux com[])araisons faites par ^^a^(• Sauvalle pour M. Frécliette ou [>ar M. Frécbetto pour Marc Sauvalle :

niAl'MAX

XoiH longions des rochers do Iciillagos couverts ; J)evant iKr.is s'onfuvüiient des ailes éclatantes ; VA les arhracs. penchés sur les va;j:iics ch:intant(\<, Senibhiient nous sahier (K- leurs éventails verts.

VUVTWKVTK

Rasant les ilols \ (u-ts et les dunes <r.>i)al(s,

Dc% vols d'ois(^aux marins s'élrvaitMit d(\s roseaux,

Kt, i)Our montrer la rt»ute à la pin»uMH> l'nle,

S'enfuyaient en avant

On aui-ait dit <|u'au loin les arhres dr la rive, Va\ ar'(>au.\
parfumés penchés sur sen ehi'inin. Saluaient le lu'i-os.

^^. Fréebelte a [iris U)\s les \ ers (ju'oii \ient «le lire dans
trois strophes d«' la Deconvrtiiln Mississipi;

il les a groupés en une seule stanec, pour la comparer avec une
des miennes, et l'on peut voir dans le texte originaire du poète
national que le premier alexandrin qu'il a cité n'est pas suivi des
vers qu'on a vus, mais de ceux-ci :

De méandre en méandre, au fil de l'onde pâle,

Suivre le cours des flots errants.

A son aspect, du sein des iottantes ramures Montait comme
un concert de chants et de murmures, etc.

Maintenant, qu'on relise les vers de la dernière citation que
Sauvalle iit pour M. Frécliette ou que M. Frécliette fit pour Sau-
valle, et l'on découvrira qu'il n'y a pas là deux désinences qui
riment ensemble, ce qui est très rare dans les vers français.

Est-ce assez canaille et assez idiot ?

M. Frécliette a pourtant agi encore plus hardiment et plus sot-
tement pour faire la comparaison

suivante :

CIIAPMAX

On a fait un palais avec des blocs de glace. Son portail est orné
(X' étranger florissons. Du sommet transparent de sa tour l'œil
embrasse De séduisants aspects, d'immenses horizons.

Le givre à ses flancs met de folles dentelures ; L'aurore de ru-
bis étoile son cristal ; Et, lorsque le couchant rougit ses créne-
lures, On dirait un tal)leau de conte oriental.

FAUSSAI l(œ 12.)

FEECHIEITK

Des Irimas cristallins retran.j:e.^/om/<on Dans le cadrj idéal
d'ui conte (l'Oiieuf.

Comme on l'a vu, il y a un instant, M. Fréeliette m'a fait écrire
dans ma premic're strophe florissons \)onv Jrondaison s j et, non
content de cette falsification, il a [Dris, à la page 167 de la dernière
édition de ses Fleurs Borénle^i^ ce vers :

Des IViinas eristallins l\'Iran,ue ll.irnison,

et l'a accolé à cet autre :

Dnns le cadre idéal d"nn (•••ut»' d'()rient,

copiant le dernier vers dans la pièce IjC Saint- Laurrnt^ à la
page 41 de sa Lét/c/flc <V an Peuple.

Il a, en puisant dans deux volumes, réussi à former un distii-
pie ; le disti(pie fait, il Ta falsitié, puis Ta comparé avec deux vers
presipie voisins «limon Pdliiis i/r (jlave^ où se ti'ouvent lc\s
stroj^lies (pi'on \ient de lire.

Va remart[nez (pic le dernier alexandrin de M. Fréchctte a él('
[duldi(' ([natrr ans après l'apparition de mon Pnbiiis (/<■ (Jlt/rc,

(pii t'ul lu [icjnr la preinièi'î lois dans la P'/lrir de 1SS4, el (pie le Co»irrier if<' CiiiHitlii réédita, l'hiver dernier, à l'occasion du carnaval.

Encore une lois, pe;il-on r\vr plus niaist'inciit ainlaeienx ?

Si toutes ces comparaisons, faites par M. Frécliette pour Sauvalle ou par Sauvalle pour M. Frécliettc, n'étaient pas si fastidieuses, je pourrais continuer à vous démontrer jusqu'où l'on a, dans le LaiiréAt nuinqué, poussé l'audace du faussaire.

Mais je crois en avoir fait plus que suffisamment voir pour établir que j'ai été en butte à une machination plus déshonorante, si c'est possible, que le vol de la Bastille Rouge.

Et c'est avec de pareils moyens que le hiaréat a cru pouvoir refaire sa réputation d'écrivain !

Quoi qu'il en soit, que Af. Fréchette emploie tous les moyens qu'il voudra pour tacher de blaguer le public, il est irrémédiablement coulé.

Il n'y a, il ne peut y avoir qu'une opinion là-dessus dans tout le pays ; et je ne saurais, à ce propos, résister à la tentation de publier une lettre et une fable qu'un de ses anciens admirateurs vient de m'adresser et qui toutes deux interprètent bien, j'en suis sûr, le sentiment public à son égard.

Voici d'abord la lettre :

Ottawa, 3 juillet 1894.

" Monsieur,

" Vous aviez blessé mortellement Fréchettte dans votre livre. Vous êtes en train de l'achever, ou

I-ALSrfALKi: Ili

plutôt VOUS êtes après l'enterrer. Il n'a pas volé ce (pli lui échoit, certes ! (Ju'est-ce (pi'il n'a paji fait pour se rendre odieux ! Il suffisait ([UQ (piebprun le regardât un peu de travers pour qu'il bondît sur lui et le déchirât à belles dents. Il se croyait un lion, mais voulait être pris pour un tigre, et il passait son temps à miauler et à grincer des dents, portant la terreur dans les parages où il était certain à l'avance <le remporter des victoires faciles. Vous n'avez pas eu }eur de ce prétendu tigre, vous l'avez saisi à bras-le-corps, vous lui avez arraché la peau sous laquelle il faisait tant de tapage, et, une fois cette peau arrachée, le public étonné a vu (pie ee grand massacreur n'était (pTun singe.

" Je crois que la fable que je vous envoie est pleine d*à-propos et d'actualité, et serait une bonne r«'ponse à l'apologue qiu^ Frécliette a j.ublié contre vous. Sa publication (hxns un de vos articles lui serait, en tout cas, d'autant plus cruelle (pi'elle a été écrite, comme vous le savez, pur son fétiche le grand Victor.

" tie vous félicite d'avoir su si bien venger les lettres et les gens, et 'Jo sous prie i\v croire ([Ue tous les hoinmes bien jtcii:s:nits a})plaudisstMit à votre Tjdiiréut^ et sui-tout à vos (h-nniers articles de la Ycr'di'.

" Agréez, " etc.

Lisons ninintcnant la fable en ([Uestion :

128 DEUX COrAINS

Un jour, maigre et sentant un royal appétit,
Un singe d'une peau de tigre se vêtit.
Le tigre avait été méchant ; lui, fut atroce.
Il avait endossé le droit d'être féroce.
Il se mit à grincer des dents, criant : " Je suis
Le vainqueur des lialliers, le roi sombre des nuits."
Il s'embusqua, brigand des bois, dans les épines.
Il entassa l'horreur, le meurtre, les rapines,
Egorgea les passants, dévasta la forêt,
Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait.
Il vivait dans un antre, entouré de carnage.
Chacun, voyant la peau, croyait au personnage.
Il s'écriait, poussant d'affreux rugissements :
" Egardez, ma caverne est pleine d'ossements ;
Devant moi, tout recule et frémit, tout émigré.
Tout tremble . * admirez-moi, voyez, je suis un tigre ! "
Les bêtes l'admiraient et fuyaient à grands pas.
Un belluaire vint, le saisit dans ses bras.
Déchira cette peau, comme on déchire un linge,

Mit à nu ce vainqueur, et dit : " Tu n'es qu'un singe ! "

Oui, M. Frécliette n'est qu'un singe littéraire, et ce qualificatif lui appartient d'autant mieux qu'il ne peut absolument rien faire sans imiter quelqu'un.

En tout cas, il a, depuis quelque temps, fort piteuse allure, ce pauvre mime, et quelqu'un, à qui j'ai fait voir la fable qu'on vient de lire, me disait :

— Vous n'avez pas seulement arraché à M. Frécliette sa peau de tigre, mais vous avez à tel point écourté le singe, qu'il ne lui reste plus rien pour. . . s'accrocher.

DEVANT DEUX TOMBES

Au lieu de répondre à tout ce qui précède, M. Fréchette s'est embarqué pour la France, où il a passé, m'a-t-on dit, un mois à courir après des écrivains de troisième ordre pour se faire des réclames ((ui. . .ne paraîtront pas.

Durant son séjour à l'étranger, il a aussi écrit pour la Pdir'n des lettres, dans lesquelles il retraçait ses impressions de voyage, et deux de ces lettres ont en'é ici une profonde ('motion.

Seuleiucnl, je dois me liâter de \v dii'e, il y awiit toute autre chose que de la sympathie dans cette émotion-là, et M. Fréchette doit l'Ogretter (h^ l'avoiiipi'ovoquée, si l'on peut en Juger par la uuigiHtrale leçon ([ue M. Chapais lui a laite, ;\ propos du comte de Taris et du gt'néal lioulanger, daiis les liiji^nes sui\ antes :

*' La (lernière lettre de voyage écrite par M. Fré- <;liette à la Patrie est odieuse.

" La mort du comte de Paris, cette mort admirable qui a remué tant de cœurs chrétiens, et qui vient de dicter à Mgr d'Hulst les pages émouvantes que nos lecteurs connaissent, cette mort n'inspire à M. Fréehette que des injures grossières et des farces odieuses.

" Lisez ces lignes ineptes :

Le petit-fils de Louis-Philippe, connu, ou ne sait trop de •quel droit, sous le titre de comte de Paris, est donc mort, sans avoir pu monter sur le trône de ses illustres aïeux, sang avoir reconquis sa couronne, et s'être offert en sacrifice pour le bonheur de son pays !

Encore un enfant du miracle de disparu !

Et cela, malgré son droit divin et les desseins de la Providence qui — à moins qu'on ne nous ait trompés — tenait tant à voir ce représentant des saines traditions rétablir en France les beautés de l'ancien régime.

A quoi cela lui a-t-il servi d'avoir renié son père et son grand-père, en prenant le nom de Philippe VII pour mieux entrer dans les bottes du comte de Chambord ?

Je crois voir d'ici le désappointement que la triste nouvelle a dû créer dans certains quartiers, au Canada.

Il est vrai qu'il reste à tant d'espoirs frustrés la ressource du prince Gamelle.

On peut toujours se rabattre sur l'intéressant cavalier servant de la Melba.

DEVANT DEUX IOMBF.S 131

Il ira pas Cent des vers tl Sarali BernbarJt, lui !

Et puis, il a ses droits, (juc (lial)Io î ses droits que son père ii';i pas oublié de lui transmettre religieusement «Inns linterOt de la grande eause.

" A^oilà lii tenue de M. Frécliette en présence de cette tombe entr'ouverte, devant la(|uelle tous les partis se sont inclinés avec respect.

" C'est la tenue d'un gavroche ou d'un saltind anque.

" Il ne s'agit pas ici de monarchie et de république. Nous sommes de ceux qui ne croient plus guère à l'avenir de la monarchie traditionnelle en France.

"Mais il s'agit d'un grand exemple de force morale, de courage, de résignation, de i'oi vive ettrancpiille ; il s'agit d'un prince* mort en exil, d'un ehet' de famille léguant aux siens, avec le souvenir de ses vertus, des enseignements et des conseils empreints d'une majesté et d'une grandeur souveraines !

" Kt ^^ . Fréehette, ([iii pourrait an in>>in> se taire, ricane et insulte !

" Eneore un enl'ant du miraele de disj)ai'U, s'éerii't-il aN'ec une joie stupidi' î

* Voilà l:i uoKK'sse de sentiments, vt»ilà rélévation (Vidées, voilà l:i g("Ut"rosit(' d'aine de M. V'rt'ehette.

" C'esl \v l'oiul du eteur (pli si» montre, et ce fond n'est pas beau. ^

132 I EUX COFAIXS

" Il y a quelques semaines, M. Frèclietie se trouvait auprès d'une autre tombe, celle d'un malheureux dont les aventures publiques et privées se sont dénouées par un suicide, loin de l'épouse et des enfants abandonnés, sur le monument funéraire d'une femme qui n'avait pas été la sienne.

" Et cette fois, devant le tertre du cimetière d'ixelle où repose le cadavre de ce suicidé, M. Erécbette s'inclinait ; il était ému, respectueux, et il emportait religieusement comme une relic|ue sacrée une fleur fragile poussée sur cette triste et misérable tombe.

" Ce contraste, dont M. Fréchette nous a donné le spectacle, le peint sous de déplorables couleurs. Voici deux morts, l'une chrétienne, héroïque, grande et sainte ; l'autre impie, criminelle, scandaleuse et lamentable : M. Fréchette donne une larme de sympathie à la dernière et un grossier outrage à la première.

" Le plus cruel ennemi du lauréat découronné
n'aurait pu lui faire subir une plus terrible exécution
morale que celle qu'il vient de s'infliger de ses
propres mains."

Ce n'es" pas la première fois que M. Fréchette a écrit comme un maroufle à propos des hommes et des choses d'outre-mer. Il v a une dizaine d'années.

pour clierclier ii plaire ii la République française et s'en faire nommer chevalier de la L<'i;ion (Vlionneur. lia essayé — comme on l'a vu dans mon livre />« Lauréat — de souiller la mémoire des anciens rois de France dans un }}amphlet ordurier plagié dans Larousse. Kt malheureusement cette avanie lui a valu la rosette de chevalier.

Dans une occasion un peu plus récente, le poète national a a^i d'une manière non moins odieuse. Tour tacher d'avoir <lu roi Alphonse XII une décoration quelconque, il a, dans une pièce en grande partie imitée de tout ce que Hugo, Musset et Gautier ont écrit sur l'Espagne, jeté de la houe à cette même llépublique française, parce qu'il avait pris fantaisie à quelques houlewardiers en (h'iic de huer, à son arrivée à Paris, le monarque espagnol, à l'occasion de sa nomination comme colonel (Tiin n'giment de uhlands.

Mais hcui'eusenn'nt Alphonse^ \I1 l'tait ass(V. perspicace poui' deviner le mobile «pli a\ait tait agii" M. Fréchetti', connaissait assez Ui langue franeai.-e poui juger de la valeur de la pièce de vers qu'il lui avait adressée, et p(^nr ne pas décorer le poète aatioiial \o\ v <^^ vers aussi liypoerites (>t aussi plats qU(* ceux-ci, par exemple :

Depuis «|U:iii 1 est-ce donc p;ir dts ciarivaris (^)u(' la l'^:nic(> reçoit l'Iiôt c ijui la visite ?

134 DEIX COrAINS

Ttetournons-nous aux temps du Borussc et du Scythe ? Ton beau titrs de peuple éruineiement courtois, Des sots, pour l'abdi-

quer, monteraient sur les toits.

o folie ! est-ce là de la verta civique ? Tu renoncerais donc, sublime Ptepublique, Si belle en tes succès, si noble en tes revers, Dt'sormais à donner l'exemple à l'univers ?

Ce prince, chef élu d'un grand peuple éclairé, Devait passer chez toi comme un être sacré. C'est un monarque, soit ; en est-il moins un homme ? Et pais Néron lui-même, à l'étranger, c'est Rome.

Oh ! non, vaillante Espagne, en ces liideux excès Je ne reconnais point le noble sang français. Ce n'est pas là, non plus, la République fière Qui disait à chacun des peuples : Sois mon frire !

Maintenant dites-moi, mes amis, ce qu'il faut panser d'un républicain qui injurie la République pour une faute qu'elle n'a pas commise, et qui se fait le défenseur de la monarchie pour une décoration qu'il convoite. Dites-moi si, en jetant l'injure à la face des républicains de France auxquels il devait ds ^a o-ratitude pour la décoration qu'ils lui avaient donnée, en comparant à îs'éron Alphonse XII qu'il faisait mine de venger, M. Fréchette pouvait jouer plus lâchement et plus stupidement le rôle de valet. Dites-moi lequel, du flagorneur ou du saltimbanque, on doit le plus mépriser dans la personne du lauréat!

UN REVENANT

P()iir se (loMiior uiiû coiitonaiiCv», apivs l.i m le s'jiûnce qu'il reçut de M. Ghapiiis ;\ prop.).s »lii (îDinte (le l\iris et <la gjuéral B)ulaîgei', — !c poète nntiiiii'il^ à rhwfir ile? ii^auiiis gi'h-

Hi7aut aux gens bien ('levés ([ui les ôit r.'[e/i mandés p)iir leurs p;))!*sonneries, se mit à faire des pieds de nez aux rédacteurs du Ci)Krri' r d" C'iii'nii et de la Vérité.

Mal lui eu \)V\t, ear M. Tai'divcl lui servit udisalade (jui l'ailiit rétouH'cr, «ju'il m* pjurra jamais digérei- e(>m)]èteuieut, et dout (MI jjlmU juger j^ar Jen ligues suisaiit*'-;, dt'taeliées de l:i Vri''fri\\ .] uDvenè- \)vv dernier :

" Dans la P'i/rir du L'<) octobre, M. Kréehettc, |>);ur Si' vaii-tei", j»)-^i' an i'e\en;i)if . S tn ;ii-i''hl.' inritnlé : Hk rii'i'thi lit , <'()iiniieuee ain^i .

• \<)is)(M-.s >/ piMilM'iT" «lu'il s'e^it de iu.>r. roto;ir il'Kt»rope ■/ N'tMis MX t («'s pas. C\st Itciiucoup plus sOrirux. J«»»

13G DEUX COi\VIXS

reviens de l'autre monde, ni plus ni moins, — de l'autre monde, où mes amis Tardivel et Thomas Chapais m'envoient de temps en temps... Tardive!, lui, ne se gêne pas, il m'assassine. A chaque instant j'apprends que le saint homme m'a assassiné... Thomas Chapais... ne m'assassine pas, lui, il me s'iLidc."

" Et M. Frechette termine sa colonne de facéties en se demandant si l'on pourrait jurer en cour de justice que Tardivel a sa raison.

" Tout cela pour prouver que M. Frochette n'est pas mort, qu'il se porte même à merveille.

" Eli bien ! le poiite ne réussira pas, par quelques farces et quelques gambades, à tromper le public sur la gravité de son cas.

" Il n'est pas mort, puisqu'il gambade ; mais un homme mort vaudrait mieux que lui, car un mort n'est jamais ridicule, tandis que M. Frechette l'est.

" On se souvient du voyage que M. Frechette lit en France, il y a huit ans, croyons-nous. Alors, n'étant pas connu, il passa pour quelqu'un, là-bas comme ici. On lui fit partout bon accueil. Il recevait des compliments, des invitations ; les hommes de lettres à la mode le reconnaissaient comme un des leurs. De loin, la réclame aidant, c'avait vraiment l'air d'une ovation.

" Vrai 1894, M. Frechette retourne en Europe.

L'X REVENANT loi

Quel (lusastre ! Pécisoinic iTi Taii- (U' le connaître, préciséni- L'nt parce que tout le monde le connaît n'iaintenant. Pas un petit bout de réclame dans les journaux du boulevard, pas l'ondjre d'un n>tirriri\ pas de dîner, jtas de eonfv'ronce, rien. Car, s'il y a\ait eu quelrpie cliose de tout cela, la P'///'/' nous l'aurait fait connaître, au risque de blesser la modestie bien connue du poète. Tardivel lui-nirmo n'aurait guère pu passer [tlus inaperru dans la ville-lumière <[ue AT. Frécette vient de le taire Un vrai désastre, vous dis-je.

" (Seule la irranc Sarali i>araît avoir i-emarké le passage en France du Li-ros Louis. Dans uiu^ lettr>' C|u'a]>ublit'e la l^'ilr'n du (î octobre, M. b'rt'cbette a bien \oulî nous a[q]i"endre ((Ue l'actricv' '* avait eu la gracieuset' de lui oflVir une loge" — une^)/S5<<', comme on dii-ait en fin'H/i n — ce (pii lui a permis d'aller au tbéâtre sans payer — détail non sans impoi'tance pour M. l^'^^'cbette — et *• d'a\oir «)us les yeux, durant ([ualic lieures, toutes les illustrations de l'art, <lu jounuisme l't de la

critique à la co-luonii'it [U'»'scntes à Tari-". H ajoute (pie *• deux de ses jtrocbes voisins ("taicnt l'"i-ancs»[Ui' Sareey et Paul de Cassagnac ". Mais ces illustrations, il a dû so contenter de les a\oir sous le> yeux durant quatrelieui-cs. Aucune d'elles ne paraît s'ètr»' ent'i'etiMUU' a\i'c le grand lionimc même durant ipialre minutes. M l'^l-t'cbct te a p;irc'>uru s m r;ti'i-. >\ sah]*:\r\^.

sauf la iidMe Sarali. n'a pas fait semblant de le reconnaître.

" Trop connu, voyez-vous, pour être reconnu 1 C'est profondément triste.

" Non, monsieur Fréchette, ce n'est pas Tardivel qui vous a assassiné, ni Thomas Chapais qui vous a suicidé ; c'est Chapman qui vous a déplumé. Et vous avez passé et vous passerez désormais à Paris comme un Canayen quelconque, sans être remarqué, si ce n'est par V oiseau des j^aijs bleus. Car c'est bien fini, voyez- en convaincu.

" Un paon qui se déplume peut espérer voir repousser sa parure ; mais le geai qu'on déplume est condamné à rester geai per otniia sœcula sœculoruin.

" J.-P. Tardivel. "

M. Tardivel, qui est un de nos meilleurs juges eu littérature, m'a beaucoup aidé à démolir M. Fré- ' cliette, en approuvant dans la Vérité la critique que j'ai faite de ses œuvres. Et ce qui doit avoir été bien cruel au poète national^ c'est qu'au lendemain de l'apparition de mon Lauréat — dans lequel je prétends qu'il ne sait absolument rien en fait de lexicoloçcie — M. Tardivel corrobora mon assertion à ce sujet par l'article qui suit :

" M. Frécliette a eu la main particulièrement

UN liF.VKNANT 13V»

iiialheurcuso en tt'uilletjint soa dictionnaire et sa grammaire pour batii* son (JDrr'irji 'ms-nons de .samedi dernier. Voyons, sans plus de [»roanil»nl<'. (pnd'piosiincs de ses bévues :

Fier. — Les Cana liens loiit un étrange .il)us du \noifiet\

Tls le in(>tteit, pour ^'inA dire, à toutrs les saucc.«.

Quand la glace est vive et sè;lie, nous disons qu'elle est l'ii re.

Si ([uelqu'un est content, lieuivux, satisfait, nous (lisons qu'il est fier.

Nous employons encore le mot //V'/' comme synonyme de vaniteux.

Tout ('t'ia n'est j)a-< IVaiirnis.

Fier veut dire aitier, arr.)gant, superbe, ludacieux, intrépide, noi)Ie, élevé, tme l'ouïe de ciio^es : mais à peu près rien de ce que les Canadiens lui l'ont dire.

" Les Caiiudiens ne sont [ta^ aussi botes tpie leur [i]'étendu [DOL}tc soi-disant national xoudrait le taire eroiro.

" D'abord, nous lisons ee (pli suit dans \^} D'cHon- D'iirr <lrs iHct'a^niidriS, an mot t'wr : *' 'ri:i:ii. — Difficile à tiaxailler à cause de sa i;M'an(U' dureté. Co Idoe est li'(^p liei- : il taul le mettre di» i'ot«'." Ta»s Canadiens ont donc parlaiteinent le droit de dire ([Ue la ii,'laee est ///•/■/• (|nand elle e-^t t i-ès dure.

" Kt d'une :

•• iiO même dictionnairi- donne l'exempK' sui\ani :

140 DEIX COPAINS

" Il est tout fier d'avoir réussi. " Cela ressemble singulièrement au canaycn que ^I. Frécliette déteste tant.

" Et de deux \

" Même dictionnaire : " Fier comme Artaban. Plein de vanité, de morgue."

" Et de trois !

Rotation'. — Je lis â chaque instant, dans les journaux qui s'occupent d'agriculture : le système de rotation. C'est unanglicisme. On devrait dire assolement.

" En voilà une grosse, par exemple ! Botatlon est aussi français i\yCiissolciiii"iit. Nous lisons dans le dictionnaire de Mgr Paul Guérin : " Agric. : — E^otation des récoltes, série d'opérations par laquelle les cliamps reçoivent chaque année des semailles différentes qui ne reviennent sur la même terre qu'après un certain nombre d'années. ..Cette combinaison et cette succession de cultures constituent l'assolement."

" Comment trouvez-vous ça pour un <i iigVcisme !

" Et de quatre !

AvATtiE. — Ce mot est employé souvent â tort comme synonyme d'accident : Ma voiture a sul)i une avarie^ il me faut la faire radoner. Avarie est un terme maritime ; il ne s'empJoie que pour les embarcations ; de mêmequ3 radouber, que le mot canaycn rœJouer a la prétention de représenter.

" Ali I Av'fr'c lie s'emploie (|iu' pour les embarcatioiis ! Voyons ce (pie If Di'Hlotnudrc des th'>-tlt,ii- 'in(ires en <lit : '* Se dit queLpiet'ois en]>arlant de marchandises dont le transport se lait par terre. Par extension. Détérioration, déicat, accident. Une meule mal exécutée donna naissance à de i;'ra'ides avaries (M. de J)ombasle.) Fia;. On a beau rire, faire des v^audevilles, des pliy-siologies contre l'hymen ou ses axaries, il y a (hms le mariage un prestige indestructible (Mme de (iir.)." Kt plus loin, au mot Avarier : " Attendez, sergiMit./fai une |atteavaii("c, mais les reins et K's bras sont eneoiv solides, je \ais vous (loniiei- un coup de main (M. Sue.). S'av akieu. Ces blés se sont avariï'.- (bin> le grenier. Café, sucre avarié."

" Par cons('(|Uen(, en rrau(;ais comme^en canayen, on [»eut dire pai'faitemeit (pu'la réputation littéraire de M. Fn'ehette est nvariê, ou a reçu des <iriir'n'S !

" Etdecin(| !

"Voyons rad'iiili, i\ maintenant, (pii, selon M. Fri'cbette, ne s"enip]oie (ph' poui" les enduirications. Citons toujoui-s Mgr (îuéuin : '• Ane.. lu'pai'ei", en général... Ivcl>outer, renouiT. \ous n'avi'/. point gm'rie celle (|ui estoit desroinpuc (/)//;/<, éd. 1550"). Ji<i(l<n(hc}\ dans K' sens de rvpnrer^ en gt'néral,est un excelUuit ari'liaisine ([ue les C^nnidiens ont très bien fait de conser\c!-. (^>uau(à /i<iil(inti\ ce n'est pas un

si grand crime, non plus, et nous sommes parfaitement convaincu qu'il ne faudrait pas converser bien longtemps avec un habitant de Saint-Malo avant de l'entendre dire.

" Et de six !

BÊATis. — Un ragoût de hêati.'^, comnio on dit ici, n'est pas français. Le mot est hratiïles.

" Mgr Guérin nous dit " qu'on rencontre au XVII. s. la forme masculine Béatll. Avec des champignons, béatils, andouillettes." Pourquoi, pour l'amour d'une ^, sans calembour, faire cette chicane d'Allemand à bэфdis?

Restes. — Ne dites point les restes de la ta1»Ie, du repas ; ce mot a vieilli.

Dites : les reliefs.

" Le plus récent des dictionnaires, celui de Mgr Guérin, n'indique pas ce mot comme vieilli, puisqu'il dit: " AbsoL, au pi. Ce qui reste d'un repas. Manger les restes. " Et quand bien même le mot aurait vieilli, pourquoi cet acharnement stupide contre nos archaïsmes ?

" Et de sept !

" Sept grosses bévues et une chicane ridicule daus une seule colonne ! C'est Corrigez-moi., et non Corrigcohs-iiioas que M. Fréchette devrait mettre en tête de sa promenade hebdomadaire à travers le dictionnaire et la grammaire."

UX REVENANT

Depuis que les ligues ci-dessus ont paru, le luirent il cess<3 (11' publier liebdouiadairement sou fameux Corr'Kjeons-nons. 11 a

cufiu compris qu'avaut de corriger les autres il devait essay'cr de se corriger lui même, et. bien que la Pétrir, ait annoncé qu'il allait bientôt rei)reudr(' sou cours de lexicologie, il y a gros à parier fpi'il ne remettra plus les pieds dans cette. . . "-al ère.

UN DERNIER MOT

Avant do vous laclier, ^l. Frecliette, j'ai i-ncorc qiu'l([uc chose à vous dire.

C'd sera court, mais \ (Mis iiomcroz cela iKM u-rtrr joliment long.

Voici :

Il y a dix-huit mois, vous ('ticz h Tapogéc de la gloire, ou]>hi-tôt au paroxysme de la trénésie dr taire parler de \-ous.

A force de [l]agia(s éhontcs v\ de rrrlaines assourdissantes, vous ('tie/ i»arvenu à vous jucher sur un piédestal du haut (hn-pii'l, je l'ai déjà «lit. vous \-ous amusic/. à «rachcr sur la trtc des passants.

Vous aviez une toulc (h' tervents (pii ne juraient <[ue i)ar vous, et deux sociétés d'admiration mutuelle, une à Quéhec et Tautre à Montréal, vous avaient choisi comme leur rlhl', et ve-naient do temps à autre

14G DEIX COPAINS

déposer à vos pieds des cassolettes pleines de l'encens enflam-mé d'un culte aussi sérieux que niais.

Grisé par cet encens, vous aviez fini par croire que vous étiez un dieu, quelque nouveau Jupiter tonnant, et vous pensiez avoir remué la foudre chaque fois qu'il vous arrivait d'éternuer.

Quand quelque profane passait devant vous sans courber l'échiné, d'un bond furieux vous descendiez de votre piédestal, vous vous mettiez à courir après lui avec une gaule ou un bâton.

C'était, vous l'avouerez, étrangement oublier la dignité qui convient à un dieu ; c'était, de plus, jouer un rôle très hasardeux ; et si vous aviez eu la plus légère dose de jugement, vous auriez compris que, parmi ceux que vous écrasiez de votre morgue ou que vous menaciez de vos coups, il pouvait peut-être se trouver quelqu'un capable de vous démasquer et de vous faire rendre gorge.

Le manque de jugement et l'infatuation vous ont empêché de soupçonner même que le moindre choc pouvait vous faire culbutter du socle de carton-pâte où vous vous dressiez au milieu d'une auréole de lerblanc. Et vous voilà maintenant étendu sur le dos, les reins cassés, le cou tordu, dans la poussière étoilée des larmes de quelques rares disciples assez naïfs pour ne pas vous lâcher.

UX DERN'IEU .MOT

Vous voilà ^iriant dans une ijostiiri' (lérisoireiiient [MMiïblo et Immilianto, et K' publie, à qui j'ai fait eoiinaître vos vols, vos mcnsongos et vos faux, se demande, stujx'Hé. comnient vous avez pu tr»iid)er de si haut.

Eu effet, vous étiez a}»pareniiueur uiout»' bien haut, ujon-
sieur Frédiette, et vous devez maudiri' la minute où il vous vint à
l'esprit de fai'e des fables satiriques, sans lesquelles vous jtour-
riez encore éblouir les monocles des sociétés d'admiration mu-
tuelle pai* l'éclat de vos verroteries littéraires.

Oui, vous étiez, aux yeux de bien des gens, monté très haut, et
depuis que je vous ai fait faire la eulbute, depuis ([uinze mois que
je vous tourne et retourne sur le gril, pas une seule voix, dans la
presse canadienne, à part celle de deux étrangers a gages, n'a
protest(3 contre le ehatiment i\\r je vmis inflige.

de vous le demande, innnsicur Fréchette, si quelque écrivain
parisien osait, un de ces (puitre matins, accuser Leconte deLisle
d'être un plagiaire, pensezvous (pie la presse fran(;aise resterait
impassible et muette devant une pareille audace?

11 s'('l('verait dans tous les journaux île Tavis ot (b' province
un tel eri de n'v«»lte et d'iuligiuiti«>n eontre le (K't racteni- (ri-
nic (les ii^loir<'s île la l'i*;uice.

148 DEUX Copain^

que le misérable serait peut-être obligé de fuir son pays pour
aller cacher à l'étranger le ridicule de sa tentative et la honte de
son insuccès.

Eli bien ! ce qui ne pourrait manquer d'arriver en France à ce-
lui qui aurait la sottise et l'effronterie de contester la probité litté-
raire de Leconte de Lisle, me serait advenu, n'est-ce pas, si je
n'eusse réussi à prouver les accusations de plagiat que je portais
contre vous.

Ayant été considéré, depuis bien longtemps, comme notre poète national, les vengeurs ne vous auraient pas fait défaut, monsieur Fréchette, et j'aurais été écrasé sous une telle averse de lazzi, de sifflets et d'imprécations, que je n'aurais eu rien de mieux à faire que d'aller me cacher dans un pays d'où vous n'auriez jamais dû revenir.

Mais les hommes qui dirigent ici l'opinion publique ont compris tout de suite, par les documents dont j'appuyais mes dénunciations, qu'ils avaient été honteusement trompés par vous, que l'écrivain qu'ils avaient honoré comme une de nos gloires les plus indiscutables était un vrai brigand littéraire ; et mes articles du *Courrier du Covjida* et de la *Vérité* loin de susciter contre moi des représailles, m'ont valu les applaudissements les plus chaleureux.

Aussi, depuis qu'il se publie des livres dans notre pays, jamais ouvrage littéraire ne s'est écoulé aussi

UN DERNIER MOT 141)

facilement que mon Lauréat ; et quelqu'un a constaté, par un petit calcul bien facile à faire, que, étant

données la population (le la France et celle du Canada, ma critique a eu, par comparaison, autant de vogue qu'aucun volume du *J]us populaire* romancier parisien.

Est-ce <pic c<'la csl :i>>*'z siL!'nitic;if if. inoii-iciir Frécliette ?

Je ne parle pas ici du succès de mon Laaréot par vanité, mais uniquement pour faire comprendre que la justice de ma cause devait nécessairement assurer la réussite d'un tel travail.

Et remarquez (pie je n'ai pas vendu mon li\re seulement à des membres du clergé et à des amis])olitiques, comme Ta])n't('ndu un de vos truchements.

Non, monsieur Kréchette ; vt si jr vous taisais voir la liste des personnes qui, parmi vos intimes, ont souscrit au Ltnrênt : si vous pouviez lire les lettres «[Ue «les «'ci'i\'aiiis de France m\)\nt «'crites pour me iVOiciler de la cri(i(pie de vos «euvres, \nus sau'i'e/ jus(prà «[Uel point vous ctes coulé.

Incontestablement ma criti(|ue a en un <uci'o> inouï j)Our notre jcunt' pa \ s. v\ >i vous a\ ie/, pu entendre les ol>servations (\\\'\' ><> taisaient sur votre préten<1ue gloire littéraire, lorst|Ue mon volume

parut, vous auriez compris qu'il était pr>rfaitement inutile de chercher à vous défendre des accusations que j'y ai formulées avec toute la prudence d\in honnête homme comhattant un drôle.

Le calfeutrage soyeux et velouté de vos somptueux lambris ont empêché une grande partie des rumeurs du dehors de parvenir à vos oreilles ; un entourage obséquieux et vigilant a fait aussi grand bruit autour de vous pour les étouffer, et, confiant dans un prestige dont vous jouissiez depuis trente ans, vous avez naïvement espéré que, si vous pouviez faire croire que je vous avais plagié, cela vous sauverait.

Pour atteindre ce but, vous n'avez reculé devant aucun moyen.

Vous avez inventé une entrevue qui n'a jamais existé que sur votre papier ou celui de Sauvalle, vous avez fait falsifier mes vers,

vous avez dénaturé vos propres écrits, vous avez poussé la bassesse jusqu'à me faire attaquer dans ma vie privée.

Lâche !

Oui, vous venez, par les articles de vos deux t)aravents, de prouver que vous êtes un lâche.

Vous êtes un lâche, parce qu'au lieu de m'attaquer BOUS votre signature vous vous êtes caché derrière lloullaud et Sauvalle pour me combattre*

UN i)ekn'if:r mot loi

Vous êtes 1111 lâclie, parce f [lie vous avez fait signer à ces deux valets des écrits mensongers, que, par nu reste de prudence pourtant bien inutile, vous n'auriez pas voulu signer vous-nienie.

Vous êtes un lacleie, parce rpie vous rendez les coups dont je vous cnvelopju' à des prêtres, rpii ne peuvent pas et ne voudraient pas, non plus, vous le savez, se colleter avec un fier-à-l»ras de carrefour.

Vous êtes un Imclîc, parce (pie, galoppant sans cesse dans des tla(pies de boue, vous essayez de faire croire que les gens qui reculent devant les éclaboussures ont peur de vous.

Et, malgré le dévoilement de vos i>lagiats et de vos faux, vous crovez encore survivre à l'écorchement que vc^us venez de subir : vous osez, comme on Ta vu dans votre entretien avec Sauvalle, pousser <\vri ricanements à propos de mon Ltiar^tit.

C'est le temps de vous a[»pliquer encore ces vers de votre ami le li'rand Victor :

Je t'ni saisi, .l'ni mis 1 ôcritciui sur ton Iront : Kt maintenant la foule accourt et te bafoue. Toi, taniUa «lu'au poteau le eliàtiinent te clouo, (^ue le carcan te force î\ lever le nient»»n. Tandis <iue. de ta vcst(> arrachant le hnuton, L'histoire, à mes cotes, mi't à nu ton <5punle. Tu dis : •• .îc ne sens rien ! " et tu nous rai-lu's, ilrùlc ' Ton rire sur mon nom uaînient vient t'^eunuM*. ISlaia je tiens h< fer r(>u«;e rt vois ta cliair fumer.

152 DEUX COPAIXS

Et maintenant que vos attaques occultement brutales m'ont forcé à parler aussi rudement, montrez, monsieur Fréchette, que vous gardez un reste de cœur.

Sortez de la cachett3 où vous êtes blotti depuis si longtemps, et venez m'attaquer en face, visiëre levée, sous votre propre signature.

Ecartez Sauvalle, et approchez seul.

Je vous attends.

Puisque les prêtres, sur lesquels vous déversez la haine que vous me portez, ne peuvent aller vous combattre sur le tréteau où vous étalez crânement le bariolage de votre maillot de lutteur for-min, je suis prêt, moi, à vous y rencontrer.

Je suis votre homme.

Sortez de votre cachette.

Mes livres sont là.

Mes accusations sont formulées.

Je vous attends.

ERRATA

Page 15, oîème ligne, au Yivn de :

Depuis quo l'article pixct'^dent fut pul.lir. . ic, lisez :

Depiinn que l'aitlec précudtiit a été publié, etc.

V'àge 32, 1er vern, au lieu de :

Demain, à bien des pleuri des elianls succèderuiiV, « te., lisez :

Demain, à bien des pleurs des eliants succéderont, etc.

Pai^e 91, 14ième lîi^ne, au lîi'ii de :

...mais ell{^ n'a pas été démasquée d'une façon assiz complètement,

lisez :

...mais elle n'a pas été démast|uée d'une laron assir. complète.

Pai>;es 93 et 94, an Vww de '* (b'iiian|uai;'e ", lisez '* démarcaii'e".

Page 116, 4ième ligue, au lieu do :.

...ma naïveté (>st aussi jjjnmdc <|ue rimprudeneedu />/'/'<//
est sans égale, etc.,

lisez :

...ma naïveté est aiis<i i;iMn"l< (|ie rimpudi'uee du laurêtit
est sans égale.

Pa<re l'2\\ dioiur lîiTiu'. au Tn-n do :

...])<iur se l'aire îles ré-laïut^s, etc.,

lisez :

...pour SI" l'ain' l'aie des réclames, etc.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/deuxcopiansrploochap>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : [li-regratuitement.com](https://regratuitement.com). Tout ce que nous ajoutons reste libre.